

5ème journée de l'ANEF

**Les féministes
face à l'antisémitisme et au racisme**

**Reid Hall
4 rue de Chevreuse
75 0006 Paris
14 juin 1997**

Les propos, est-il nécessaire de le rappeler, n'engagent que leurs auteures.

Nous remercions les intervenantes et les nombreuses participantes ainsi que l'équipe de Reid Hall d'avoir accueilli notre cinquième journée de réflexion.

Décryptage:
Lectures et relectures:

Photographies

Isabelle Pons
Mireille Delbraccio, Nicole Décuré, Irène Foyentin,
Catherine Guinchard, Corinne Meunier, Denis Teinturier
Nicole Décuré et Catherine Deudon

Sommaire

Présentation de la journée: *Irène Foyentin*.....5

Partie 1: Interventions

Colette Guillaumin: *La confrontation des féministes en particulier au racisme en général. Remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés*.....7

Rita Thalmann: *Le racisme est-il soluble dans l'oppression de genre?*..... 15

Liliane Kandel: *Une analyse "féministe" de la Shoah*21

Débat.....27

Partie 2: Table ronde

Claudie Lesselier.....49

Lydie Dooh-Bunya51

Chérifa Benabdessadok55

Gail Pheterson.....59

Débat.....67

Notes biographiques des intervenantes91

Présentation de la journée

Irène Foyentin

Association Nationale des Études Féministes

Je suis particulièrement heureuse de présenter cette journée organisée par l'Association Nationale des Études Féministes, qui est la cinquième Journée annuelle qu'organise notre association. C'est à cause de son thème, *Les Féministes face à l'antisémitisme et au racisme*, que je suis heureuse de présenter cette journée.

C'est un thème complexe, difficile, fort peu abordé jusqu'à présent par notre communauté et par le féminisme en général, à l'exception notable du colloque qu'organisait Liliane Kandel, avec le CEDREF, en 1992, *Féminisme et Nazisme* et dont les actes sont désormais disponibles. Cependant, votre présence impressionnante à cette journée témoigne, s'il en était besoin, de l'importance et des enjeux que recèle le thème de notre journée.

C'est en juin 1995, après notre journée *Femmes et mouvements de femmes face à la situation algérienne; analyses et solidarités*, que, sur la proposition de Rita Thalmann, notre Assemblée Générale a décidé du thème de cette journée.

Ceci pour dire que nous n'avions pas encore eu connaissance du résultat des élections législatives de "l'après-dissolution" et de la victoire du Parti socialiste. Nous n'avions pas eu à connaître non plus des scores terribles de l'extrême-droite dans de nombreuses régions françaises: le qualificatif de "vote protestataire" ne peut plus se justifier désormais, s'il a un temps rassuré certains et/ou certaines.

Nous n'avions pas non plus pu prendre acte du principe de la régularisation de nombreux sans-papiers. Ce qui pourrait nous indiquer, contrairement à ce qui s'est beaucoup dit, qu'un gouvernement de gauche, ce n'est pas tout à fait la même chose qu'un gouvernement de droite.

Concrètement, notre journée va s'organiser selon deux séquences. Celle du matin donnera place à des interventions plutôt longues qui exposeront les problématiques et les analyses que proposent les intervenantes. La séquence de l'après-midi, organisée sous forme de table ronde, sera consacrée à de plus brèves interventions, qui comporteront une dimension de témoignage. Ce qui nous permettra ensuite de donner une large place à un débat général.

Colette GUILLAUMIN

**La confrontation des féministes en particulier
au racisme en général.**

Remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés.

Le féminisme, sous ce nom et comme mouvement contestataire collectif, est né en même temps — dans la première moitié du 19^e siècle —, que le mouvement (contestataire collectif) anti-esclavagiste. Non seulement en même temps mais entretenant avec lui des liens fondateurs, ceci en deux sens: en ce que certains de ses membres l'étaient également du mouvement contre l'esclavage et en ce que l'un des moments fondateurs du féminisme contemporain, la rencontre de Seneca Falls, est en partie issue d'un conflit au sein du mouvement anti-esclavagiste. On peut d'ailleurs voir une photo prise lors d'un meeting de Frederick Douglass, ancien esclave, figure déterminante du mouvement anti-esclavagiste, où l'assistance est composée de plus de femmes que d'hommes.

Le rôle joué par *Le Deuxième Sexe* (1949) dans la renaissance féministe des années soixante de notre siècle est évident, quelle que soit en cette occurrence la nature attribuée à ce texte: celle d'être un mythe de référence ou celle d'initiateur ou de catalyseur du mouvement. L'introduction que Simone de Beauvoir a faite à son livre place d'emblée, dans une perspective sociale et historique, les femmes dans une situation analogue (ce qui n'est pas dire semblable) à celle d'autres groupes infériorisés: "[...] qu'il s'agisse d'une race, d'une caste, d'une classe, d'un sexe réduits à une condition inférieure, les processus de justification sont les mêmes".

Les similitudes entre le féminisme et d'autres mouvements d'émancipation sont à la fois pratiques et théoriques. Elles relèvent d'une *expérience* commune, celle d'une situation comparable dans le système social et celle de la protestation contre cette situation; sur le plan *théorique*, elles impliquent une description parente des systèmes d'oppression. Mais plus, c'est une constante que, parmi les minoritaires, les femmes quelles qu'elles soient, comme les juifs en général, sont plus fréquemment engagées dans les mouvements d'émancipation et de libération d'autres groupes que le leur ou à visée universelle. Et que elles/ils le sont également, plus fréquemment, dans l'étude des phénomènes de minorité et de domination touchant des groupes autres que le leur. L'histoire des mouvements antiségrégationnistes aux États-Unis, anti-apartheid et anticolonialistes en Afrique et en Europe, comme le développement, dans les pays industrialisés, des recherches sur les discriminations et le racisme en témoignent. Quelle que soit la façon de le voir, il ne peut pas échapper à

l'observation qu'il existe un lien entre les mouvements et préoccupations minoritaires et le féminisme, non seulement, bien sûr, parce qu'il est l'un d'entre eux mais aussi à travers les femmes qui sont leurs actrices, la conscience qu'elles ont de l'état de leur société et les projets qu'elles ont sur ce que devrait être cette société.

Quel caractère spécifique présente le mouvement ou la mouvance féministe si on les compare aux autres mouvements d'émancipation (ce terme est faible ou imprécis, mais je ne vois que lui pour recouvrir des projets aussi divers et parfois porteurs de contradictions que sont la liberté des individus et leur autonomie, les droits civiques, les aspirations nationales, les libérations coloniales, etc.) aux mouvements antiracistes ou aux mouvements de défense des droits humains (dits en France "Droits de l'Homme"), etc.?

D'abord, bien sûr sa spécificité est d'être concerné par les femmes, mais il n'est pas si évident de dire quelle est la nature de ce concernement. Proche des combats anti-discriminatoires et antiracistes, il est antisexiste par définition. L'antisexisme est le dénominateur commun de toutes ses formes. Mais ce dénominateur commun n'entraîne pas *de facto* un projet de société et surtout il n'implique nullement une analyse identique des formes que prend le sexisme, de leur mécanisme ou de leur cause. Et il est bien vrai que l'émancipation recherchée est toute différente selon qu'il y a ou non critique des formes sociales, selon qu'il y a projet de société ou bien absence de projet de société. Et pour qu'il y ait projet de société, encore faut-il d'abord analyser la société existante et être dans une position critique de cette société-là.

Or, il va sans dire, mais mieux vaut le rappeler, que la structure socio-sexuelle de notre société n'est pas majoritairement mise en cause elle-même, elle semble en quelque sorte normale (améliorable certainement, mais normale), à coup sûr, aux mouvements féminins (qui se proposent de défendre les femmes et les intérêts des femmes "en tant que femmes"), mais également à une partie du féminisme qui peut réserver ses critiques de l'organisation sociale aux autres sociétés, réputées porteuses d'un sexisme organique qui n'existerait pas (ou plus) ici. Et ceci précisément (qui n'est pas caricatural, même s'il se présente peu sous une forme aussi extrême ou explicite) est l'une des formes du racisme réel ou potentiel. C'est en tous cas l'une des raisons de l'irritation de féministes d'autres sociétés envers certaines féministes des sociétés industrielles. Et c'est l'un des effets du refus d'analyser ce que sont les hommes et les femmes comme la relation qui les fait tels dans les sociétés que nous connaissons.

Avec une ironie toute relative, on pourrait sans doute aborder la diversité des mouvements de femmes à travers leur mode d'intervention sociale selon qu'ils seraient dans une optique "corporatiste", "syndicale" ou "politique". Et cela a quelque rapport avec la possibilité de poser la question du racisme dans

les pratiques et dans les formations mentales. En fait, c'est la question de la définition elle-même du féminisme qui est sous-jacente, ce qui n'est pas une question académique, ni d'une façon générale, ni en ce qui nous préoccupe. On pourrait penser que le féminisme étant un mouvement antisexiste et non pas un mouvement antiraciste ou anti-impérialiste, la question du racisme et de l'antisémitisme se poserait en fonction d'événements déterminés et qu'elle interviendrait ponctuellement à des moments précis, bref qu'elle tiendrait à des occurrences extérieures.

Ce pourrait parfaitement être le cas dans une perspective qui ne voudrait — qui ne veut — considérer que les intérêts des "femmes en tant que femmes", c'est-à-dire explicitement et intrinsèquement en tant que piliers de leur communauté, définies par les hommes de cette communauté à laquelle et auxquels elles appartiennent. C'est une forme corporatiste en quelque sorte de défense et promotion des intérêts d'un groupe professionnel, celui des épouses et mères, lequel étant recruté parmi les êtres humains femelles en conclut que tous les êtres humains femelles sont obligatoirement épouses et mères et seulement cela. Ce dont les hommes tombent d'accord si on le leur demande. Ce corporatisme serait la défense des vraies femmes, lesquelles sont des défenseuses inconditionnelles (par définition) de leurs hommes dans le champ politique des antagonismes nationaux, communautaires, de classe, etc. Elles n'ont a priori pas de raison particulière, si ce n'est celle de la pitié humaine, de considérer qui que ce soit d'autre comme digne d'intérêt, de droits, de liberté, et parfois de vie. Ce n'est pas une forme rarissime de mouvement féminin et qui se conçoit bien, en effet, comme un mouvement de défense des intérêts des femmes. Les associations de femmes des systèmes nationalistes et communautaristes comme des systèmes totalitaires ou religieux, répondent en fait à cette conception des femmes comme éléments d'une communauté où elles doivent prendre leur place, toute leur place et seulement leur place. Le système politique de la communauté où elles sont nées est le leur, raciste ou antiraciste, c'est selon (mais le plus souvent raciste).

La configuration est différente si on envisage les intérêts des femmes dans une perspective "syndicale" qui pourrait se voir comme la défense des femmes certes, mais également l'acquisition de droits meilleurs ou plus équitables, bref une conquête et une recomposition de la distribution sociale, celle des rôles et celle des biens, de façon à ce que hommes et femmes atteignent une sorte d'équilibre statutaire de partenaires, sans d'ailleurs que le statut de "femme" et celui d'"homme" soient eux-mêmes interrogés. La perspective diffère encore si on envisage le féminisme comme mouvement "politique", c'est-à-dire comme un mouvement qui a un projet de société ou qui cherche à en produire un, dont la réflexion est orientée par force dans ce sens. Par force, dans la mesure où l'analyse et la critique de la structure socio-sexuelle ne peuvent pas ne pas remettre en cause l'ensemble de l'organisation sociale. Ce qui fait du lesbianisme

dans le féminisme (je ne dis pas l'homosexualité, qui est autre chose) une position forcément politique, qui oblige à penser autrement que par le biais du sexe. Le lesbianisme ne peut être ni corporatiste (être lesbienne n'est pas un métier) ni syndical (lesbienne n'est pas un statut de sexe). Ancienne question certes, mais nullement vieille dans le mouvement féministe.

On a aperçu que la "défense du droit des femmes" et l'antisexisme ne sont pas nécessairement liés à une préoccupation d'émancipation, parfois même au contraire et que par conséquent une partie des "mouvements féminins" se place hors le projet d'émancipation. Dans son principe, un mouvement d'émancipation, s'affrontant aux formes de la domination, mais aussi de la contrainte et de l'exploitation, me semble-t-il, ne peut pas ne pas avoir une vision au moins, sinon un projet d'ensemble d'une société possible vers laquelle tendre et ne peut pas éviter ces questions sur le fond. Et s'il ne les pose pas, s'il ne se les pose pas, il pourra, à terme et parfois dans l'immédiat, entreprendre des actions qui travailleront contre les femmes. Et en prônant la différence (par exemple), revenir là même d'où il tentait de sortir. Qu'est-ce, en effet, que "les intérêts des femmes"? Parfois, on croit répondre en demandant: "les intérêts de quelles femmes?", mais c'est une mauvaise question. Ce ne sont pas les femmes qui sont différentes (quoique bien évidemment elles le soient dans leur existence quotidienne), ce sont leurs choix politiques qui le sont. Et ensuite, ce sont leurs possibilités matérielles qui le sont et ne permettent pas les mêmes décisions pratiques. Probablement, il s'agit là de l'un des conflits majeurs au sein des mouvements de femmes, si ce n'est *le* conflit majeur. C'est également dans ce clivage politique profond que la possibilité de poser — ou non — la question d'une organisation sociale qui ne soit pas raciste réside. Celle où nous vivons l'est. Où vivent les féministes, objets du racisme et/ou productrices de racisme.

Les différentes formes de mouvements féminins et de féminisme sont engagées et partie prenante de l'histoire politique de leurs sociétés. Ce que nous montre d'ailleurs, en ce qui concerne le féminisme ("syndical" et "politique", en résumé le féminisme de l'émancipation justement), les attaques qu'il rencontre. Telle, par exemple, la levée de boucliers des "analystes" sociologiques ou politiques de la situation algérienne, contre les féministes explicites, distinguées des femmes qui seraient, elles, des vraies femmes et dont le courage "modeste" légitimerait une lutte "raisonnable". Ce que montre également la capacité étonnante de déni de l'action des féministes, déni si évident dans la proposition que ce qu'elles obtiennent serait arrivé de toute façon, car conforme à "l'évolution de la société". Les féministes sont des citoyens que la structure sociale, l'organisation et le fonctionnement de leur société concernent qu'elles le veulent ou non, puisque, en effet, elles interviennent dans cette organisation. Dont aujourd'hui le racisme, dont l'antisémitisme est l'une des formes, est un trait structurel.

En fait, une bonne part des analyses du racisme repose sur, ou implique, le présupposé qu'il serait un phénomène autonome, sorte d'excroissance ou de "corps étranger" dans la société où il se produit. Cependant l'antisémitisme et le racisme nazi, l'apartheid, la ligne de couleur aux États-Unis, en France l'antisémitisme, de l'affaire Dreyfus aux lois antisémites de l'État français (1940-1944) et à sa continuité dans le champ politique avec le Front National, le racisme contre les Maghrébins et les Africains, ne sont pas des phénomènes "extérieurs" à leur société, ils lui sont intrinsèquement liés. Ce ne sont pas d'incompréhensibles accidents. Ils sont inscrits dans les lois ou "institutionnels", ce qu'on nomme systémique dans les sciences sociales, ce qui suppose un processus de mise en œuvre d'une intention politique délibérée. Mais plus, dans certaines formes sociales, à certains moments historiques, le racisme est le fondement du projet social. Comme la soumission des femmes et leur appropriation, qui sont factuellement le socle des sociétés historiquement et actuellement connues, sont explicitement un constituant fondamental des formes nationalistes, communautaires (là encore, ces termes sont imprécis mais acceptons-les provisoirement pour désigner les projets de fermeture sur soi et d'exclusion comme d'exaltation du groupe).

Sans analyse des formes sociales, on traite racisme et sexisme comme des épiphénomènes ou des affaires conjoncturelles, bref des sortes de dysfonctionnement. On s'empêche ainsi, on s'interdit même, de voir comment les ségrégations, les inégalités matérielles, la dépendance, de situations de fait se transforment en pratiques institutionnelles, en règles et structures sociales, en lois. Et de factuelles deviennent intentionnelles et organiques. Une illusion à laquelle il est tentant de succomber voudrait qu'un mouvement d'émancipation, un mouvement minoritaire né de la persécution, de la connaissance de l'oppression ou de la contrainte, devrait les reconnaître en toutes circonstances et dans tous les groupes qui en sont les cibles. Et surtout ne jamais les pratiquer, ni — c'est le moins — les relayer. Illusion, en effet. Et singulière expérience que de voir, parmi les siennes, au plus proche de soi, le déni parfois, l'ignorance souvent. Et à certains moments, brutalement, le relais et l'adoption du racisme de la société banale.

L'arrogance raciste a une série de conséquences, dont d'aveugler les femmes vis-à-vis les unes des autres. Cette arrogance est l'expression d'un rapport de force où certains groupes sont à la merci d'autres groupes. Et les femmes appartiennent à ces groupes, à tous et à chacun de ces groupes. Et quand on dit ici "appartiennent", c'est aux deux sens du terme qu'il faut l'entendre: au sens propre et matériel d'appartenir aux hommes de ce groupe (qui décident de la forme et des actions du groupe). Et au sens figuré, qui est tout autant fondateur, d'appartenir à cette histoire, à cette culture, à cette langue, à cette classe, à cette

religion, etc., bref au sens de manière d'être au monde et au sens de conscience. Or l'arrogance raciste s'exprime précisément dans le déni du rapport de force lui-même et dans le déni des effets du rapport de force. Au plus, elles les prétend imaginaires ou secondaires, attribuant alors une tournure d'esprit "victimiste" à celles qui en sont l'objet. A ce propos, le reproche de "victimisation", si souvent repris, dans une perspective de disqualification, à l'encontre du féminisme et plus souvent encore à l'intérieur du mouvement, est une constante du discours raciste lui-même. Il intervient dans les circonstances politiques où un groupe discriminé dit qu'il l'est, dit comment il l'est et dit que ce n'est pas admissible. On appelle cela "se poser en victimes". Comme s'ils décidaient, eux, d'être victimes, comme s'il s'agissait dans leurs propos de pure incantation, sans fondement réel alors même qu'ils parlent des moyens employés contre eux pour les maintenir dans la sujétion, la dépendance ou la fragilité, des moyens employés contre eux pour les tuer. C'est une opération de disqualification sans doute, mais c'est aussi une opération de déni. C'est dénier d'abord la sujétion et la dépendance mais également les pratiques qui les accompagnent, les bénéfices qui en sont tirés, les conséquences de cet assujettissement. C'est dans le racisme d'abord que j'ai remarqué ce biais particulier du déni qu'est l'accusation de victimisation et sans doute cela m'a-t-il aidé à comprendre ce qui se passait à l'encontre du féminisme (et des femmes) et dans le mouvement lui-même. Arrogance raciste, dont l'envers est une culpabilité affichée (un sentiment de culpabilité) tout théorique et formel, forme d'hommage du vice à la vertu et qui dispense tout autant de considérer les faits, qui ne fait que revêtir l'aveuglement du manteau de la respectabilité.

A quoi est-on aveugle ici? Aux rapports de force impliqués. Doubles et toujours à l'œuvre ensemble.

- Ceux qui soumettent certains groupes aux autres ou soumettent les autres à eux (car ce n'est pas une situation symétrique, l'un de ses caractères spécifiques étant, justement, la dissymétrie). Quand on parle de groupe ici, on désigne les ensembles sociaux maintenus par la reproduction, quel que soit par ailleurs leur caractère particulier: classe, religion, nation, culture, "race", etc.
- Ceux qui mettent les femmes à la merci des hommes, de leur groupe précisément, lesquels sont constitutifs des précédents et leur sont organiquement liés au sens strict du terme.

Ce sont à ces derniers rapports que se confrontent les féministes. Explicitement. Et elles sont obligatoirement confrontées aux premiers dans la mesure où les relations des femmes aux hommes sont partie prenante des relations des hommes entre eux. Penser aux femmes, penser les femmes, oblige à prendre en compte les deux termes. Appartenir à certains groupes permet ou bien empêche d'être lesbienne (je ne dis pas homosexuelle). Appartenir à certains groupes confronte directement aux hommes auxquels on appartient,

mais pas à tous les hommes. Appartenir à certains groupes signifie être tué pour être né dans ce groupe et tué avec le groupe dans son ensemble. Appartenir à certains groupes signifie être ségrégué ou emprisonné ou chassé ou discriminé pour appartenir à ce groupe, avec le groupe dans son ensemble. Appartenir à certains groupes confronte directement aux hommes auxquels on appartient et confronte, de surcroît et souvent d'abord, aux hommes qui tiennent à merci les hommes auxquels on appartient. Appartenir à certains groupes vous met dans la position d'enjeu, de proie ou de moyen dans la guerre que mènent ces groupes avec d'autres ou dans la guerre qu'ils sont forcés de subir (etc., hélas!). Car, en effet, dans la mesure même où les femmes sont sociologiquement fonction des hommes (dans la dépendance et "à la merci" est la forme que prend cette fonction de type algébrique), les féministes, comme les femmes, sont diverses. Et ce qui les met ensemble est en même temps très simple - leur commune domination par les hommes et très complexe - les hommes des différents groupes ne sont pas dans une relation neutre et symétrique où chaque groupe n'existerait que par des caractéristiques aléatoires, idéalement équivalentes. Et les femmes ne flottent pas au-dessus de la mêlée, mais sont bien de leur histoire, de leur langue, de leur culture et plus, de la place que leur assigne leur groupe de naissance dans l'ensemble des relations pas du tout neutres et égalitaires qu'entretiennent entre eux ces divers groupes.

La tentative d'en sortir avec cette fameuse "différence" des femmes qui les ferait toutes semblables en face des hommes, toutes semblables par nature, métaphysiquement, revient précisément à éviter de connaître et d'affronter le rapport de force: en affirmant une spécificité d'essence féminine, on voile sûrement les rapports de force avec les hommes, mais on dénie également les rapports de force entre les hommes, dont les femmes sont partie prenante malgré elles (mais aussi parfois très volontairement). Ou bien, en faisant appel à la spécificité des appartenances, nommée diversité culturelle, où toutes les femmes sont différentes les unes des autres selon l'histoire et la place de leur groupe d'appartenance et ainsi résorbées dans leur groupe, déniées. Dans les deux cas, la renonciation à la compréhension de ce qui fait les femmes est complète. De ce qui construit les femmes et les hommes (qui n'existent pas l'un sans l'autre, cela va sans dire, mais tant et si bien qu'on finit par n'y plus penser). De la relation de sexe dans les groupes sociaux de reproduction. De l'usage et de l'instrumentalisation des femmes, de leur assignation et de leur place d'objet et d'outil de la transmission et de la reproduction. Ce contre quoi une part non négligeable d'entre elles se révolte et ce de différentes façons selon les possibilités et les circonstances. (Mais toutes ne s'insurgent pas.) Cette révolte n'est pas dirigée contre ce qui, du groupe, constitue l'individu, ce qui les fait elles-mêmes, nous fait nous-mêmes: langue, histoire, culture, dont nous sommes; mais contre notre instrumentalisation et notre usage par les hommes. Il est tout à fait

erroné, il me semble, de dire "en tant que femme ET en tant que x, z ou n". Car ce sont les relations de pouvoir entre groupes qui imposent l'idée d'une telle coupure. Un être humain est un, conscience et sujet pour lui-même. Il peut avoir à faire face à des situations conflictuelles ou complexes, mais c'est autre chose qu'une conscience multiple: lui-même est un sujet unique. L'idée de "la différence", celle d'une spécificité métaphysique du "féminin" ou bien celle de femmes "différentes" par immersion irréductible dans leur seule appartenance de groupe sont l'une et l'autre l'effet d'un affrontement refusé à la structure sexuelle de nos sociétés, du renoncement à la réflexion sur elle. Refus et renoncement dont les effets nous déchirent.

Pour terminer, mais certainement pas pour finir (ou le contraire, je ne sais), quelques remarques de vocabulaire puisque les mots sont nos outils de travail. J'ai les plus grandes réserves, qui ne font que croître, sur les termes "patriarcat" et "genre". Je leur préfère "domination des hommes" et "sexe". En ce sens que "patriarcat" désigne un mode particulier, une variante, historiquement et géographiquement délimitée, de la domination des hommes et que "genre" finit par masquer plus ou moins le fait que le sexe anatomique qui est le déterminant social du genre (ce que signifie bien le terme) l'est obligatoirement et impérativement. Ce n'est pas central à notre préoccupation ici, encore que la dénomination soit dans l'analyse des rapports de sexe un point crucial. Cette analyse de ce que sont nos sociétés et des liens qu'entretient le racisme avec la division sexuelle, ses effets sur les femmes des différents groupes et leurs relations entre elles est, elle, indispensable.

Rita THALMANN

Le racisme est-il soluble dans l'oppression de genre?

Le débat d'aujourd'hui, dont j'avais proposé le thème il y a deux ans revêt, au regard de la situation présente, une singulière actualité! Car si l'on ne peut que se réjouir de la victoire de la gauche aux législatives et de la nomination de femmes féministes à des postes gouvernementaux de première importance, ce succès ne saurait masquer la persistance d'une crise majeure à l'échelle mondiale et, dans notre pays, la présence de plus de quatre millions d'électeurs du Front national.

Le débat d'aujourd'hui au sein de l'ANEF semblait donc nécessaire. Non seulement au regard de cette situation, mais à partir d'un double constat: d'une part, le malaise de certaines d'entre nous, confrontées, hormis quelques notables exceptions et des sursauts ponctuels, à l'indifférence ou à l'incompréhension du rôle des femmes, a fortiori des féministes, dans la maîtrise, l'insuffisance, voire l'absence de maîtrise du passé et son rapport avec la recrudescence actuelle des thèses racistes et judéophobes. Ce que l'on appelle désormais "la lepénisation des esprits". Phénomène qui dépasse largement le noyau dur de l'extrême droite. S'ajoute, d'autre part, pour celles d'entre nous venues au féminisme par l'expérience du racisme et/ou de l'antisémitisme, la conviction que la lutte pour les droits de la personne humaine ne se divisent pas et le sentiment, que Françoise Basch qualifie non sans raison de schizophrénie, de devoir partager sa réflexion et son action entre des organisations antiracistes où les problèmes spécifiques des femmes sont rarement pris en compte et des associations féministes dont l'horizon est borné à la domination de genre.

Reste à savoir s'il était judicieux d'ouvrir le débat avec celles qui se sentent le plus directement concernées. Au risque que leur propos soit au mieux perçu comme un exposé de spécialistes, au pire comme un ressassement d'anciennes combattantes. Et non comme un appel à surmonter les réticences et les blocages qui entravent l'amorce d'un échange constructif. Échange d'autant plus nécessaire que la France — et ce n'est pas un hasard — se trouve être avec la Belgique et l'Autriche l'une des démocraties occidentales qui, du fait d'un passé tardivement assumé, connaît le plus fort développement d'un mouvement structuré porteur de thèses racistes et antisémites — qu'il serait d'ailleurs plus juste d'appeler judéophobes — parce que le racisme vise essentiellement de nos jours l'immigration musulmane alors que la judéophobie implique des aspects spécifiques. Est-il besoin de rappeler que la France a le triste privilège d'avoir non seulement produit, depuis Rassinier les premiers idéologues et l'argumentaire du négationnisme, mais qu'elle est aussi avec, semble-t-il, l'Italie,

le seul pays à leur avoir fourni l'appoint de groupes issus de la gauche et de l'ultra-gauche.

Confrontées à cette situation, la plupart des féministes, tout en condamnant le racisme en général, restent *enfermées dans un discours et une pratique centrés sur la spécificité de genre*. De sorte que même s'il ne s'en trouve pas parmi les thuriféraires du négationnisme et que la laïcité française nous a préservées des égarements judéophobes des théologiennes féministes d'outre-Atlantique et d'outre-Rhin, cet enfermement dans l'oppression de genre ne permet pas une prise en compte effective de la dimension plus large et plus complexe du rejet de l'autre ou décrété autre, au nom d'une prétendue origine raciale.

Dans ses travaux, Colette Guillaumin, avec laquelle je coopère depuis notre première rencontre, il y a plus de vingt-cinq ans, à un colloque sur la genèse et les différentes formes de racisme, a clairement montré l'évolution sémantique depuis le XV^e siècle du concept de "race"¹ jusqu'à l'élaboration, à partir du discours scientifique du XIX^e siècle, d'une pensée bio-raciale appliquée au genre humain dont la critique conceptuelle et scientifique — le fait mérite d'être souligné — *n'est intervenue qu'au lendemain de la 2^e Guerre mondiale*, sous l'effet du génocide nazi des juifs et de l'extermination massive de populations tziganes et slaves perpétrés avec la complicité d'États collaborateurs — dont celui de Vichy — dans le silence des puissances alliées contre le III^e Reich. Pourtant, bien que l'inexistence de "races humaines" soit aujourd'hui pleinement démontrée, le concept subsiste, y compris dans la constitution française, référence obligatoire de notre législation, malgré les efforts d'un trop petit nombre d'entre nous pour en obtenir la suppression. Ce qui serait au moins un pas vers sa délégitimation. Même s'il ne peut à lui seul endiguer l'enracinement dans les mentalités des représentations stéréotypées du "bouc émissaire", dérivatif commode aux causes multiples des crises du monde moderne. Sans que quiconque puisse prétendre ignorer de nos jours sur quoi ces représentations peuvent déboucher.

Idéologie du rejet, le racisme, quelle qu'en soit la forme, transcende la domination de genre puisqu'il implique une hiérarchisation des groupes humains et des personnes en fonction de critères de supériorité et d'infériorité ou plus subtilement des "différences innées". Ce qui n'exclut évidemment pas la bipolarité inégalitaire et la domination de genre, mais valorise ou dévalorise les femmes selon leur assignation à un groupe décrété supérieur ou inférieur.

Sans m'étendre sur les interprétations féministes du nazisme, forme la plus élaborée et la plus radicale du racisme, objet d'un colloque organisé par le CEDREF et le CERIC de l'Université Paris VII², j'en retiendrai l'impossibilité ou

¹ Colette Guillaumin. "Race, question de terminologie". In *Sexe et Race*. Discours et formes d'exclusion du XIX^e au XX^e siècle. CERIC - Publication de l'Université Paris VII - Denis Diderot, 1993. T. 8, pp. 5-16.

² Liliane Kandel (dir.). *Féminismes et nazisme*, Publication de l'Université Paris VII- Denis Diderot, 1997.

le refus du discours féministe à penser les singularités et les ruptures historiques. De sorte que tout finit par se ramener à l'oppression de genre et à sa continuité pour quelque question que ce soit. Quitte à nous priver, comme le faisait remarquer récemment Michelle Perrot, de "toute possibilité de comprendre et de défendre la démocratie".

Le racisme, on le sait, prend toujours pour cible principale le groupe humain le plus vulnérable. Aujourd'hui les immigrés non européens dont le statut est le plus précaire. Mais il n'abandonne pas pour autant son versant le plus ancien: la judéophobie. En France, celle-ci s'exprime, au moins depuis *l'Affaire Dreyfus*, à travers un ostracisme spécifique dont il est difficile de démêler l'apport respectif d'un imaginaire archaïque de la démonologie, de l'anti-judaïsme chrétien et du "nationalisme intégral" des Drumond et autres Maurras faisant "du" juif l'incarnation de l'élément maléfique inassimilable. Avec, de nos jours, des variantes nouvelles ou actualisées. Notamment la négation ou la relativisation de la Shoah, associée le plus souvent à la vieille thèse du "complot", transformé au gré de la conjoncture et de la nécessité de contourner la loi antiraciste, en "lobby mondialiste" ou "cosmopolite", voire en "lobby sioniste", censé imposer sa domination. Modèle repris du célèbre faux des "Protocoles des Sages de Sion", malgré sa condamnation dès le tournant du siècle par le Tribunal de Berne. Thèse assortie en France, depuis le vote de la loi Veil — celle-ci qualifiée de matrone "juive avorteuse" — de l'accusation d'affaiblir la natalité française au profit d'une prolifération d'immigrés. Déjà Léon Blum se voyait accusé par les adversaires du Front populaire d'affaiblir "la fibre nationale" en naturalisant massivement (*sic*) les immigrés.

Or, bien qu'il soit aujourd'hui rituel d'invoquer le devoir de mémoire, d'affirmer qu'on ne peut maîtriser le présent sans connaître le passé, l'absence de repères historiques précis — phénomène de plus en plus répandu dans tous les milieux — conduit à une perte de sens, synonyme d'amalgames, de banalisation et de relativisation. Ce qui brouille la compréhension des faits au lieu de l'éclairer. Exemple récent: la pétition contre la loi Debré sur l'immigration comparée à la législation anti-juive de Vichy au lieu de l'être avec les lois anti-étrangers de Daladier en 1938. Comme si la politique répressive d'un État de droit laïque se confondait avec celle d'un régime qui, après avoir aboli toutes les institutions démocratiques, à commencer par la République, a aboli toute liberté d'opinion et d'expression, sans possibilité de recours et de contestation, introduit une législation raciale allant jusqu'à exclure de la nation des citoyennes et des citoyens français. Et puisqu'il faut, dans notre société médiatique, des symboles frappants, on a poussé la surenchère jusqu'à assimiler l'expulsion inhumaine d'immigrés à la déportation des années 40.

Le brouillage, voire l'effacement des singularités et des ruptures n'épargne pas le discours féministe. A force de tout ramener à l'oppression de genre, à tout réduire à des concepts indifférenciés tels que *patriarcat*, *oppression*, *victimes*, on

arrive à une bipolarisation schématique du genre humain, qui fait abstraction des contextes politiques, de la nature des conflits et des situations. On sait, comme le montre l'ouvrage de Fiametta Venner³, que les adversaires de l'avortement ont instrumentalisé la Shoah en identifiant le fœtus à ses victimes, la pilule abortive au Zyklon B, l'avortement au plus monstrueux des génocides dont ils et elles portent le deuil avec des messes, des manifestations de recueillement et jusqu'au pèlerinage à Auschwitz. Mais peut-on accepter d'entendre des féministes parler de "gynocide" ou de "nouvelle solution finale" à propos de la procréation médicale assistée? Est-il acceptable de voir une de nos revues féministes reproduire, sans la moindre présentation critique, la prose d'Andréa Dworkin déclarant à propos des femmes des États-Unis: "C'est un peu la 'Nuit de Cristal' (pogrom anti-juif nazi de 1938) tout au long de l'année" et faire de l'État d'Israël le parangon du machisme et de la pornographie? Il est vrai, et l'histoire en fournit plus d'un exemple, qu'utiliser un juif ou une juive, exemple type de la haine de soi, a toujours été un paravent commode de la judéophobie. De même que l'antisionisme viscéral, que ne démentirait pas un Roger Garaudy. Mais j'en suis encore à me demander qui d'autre que moi a réagi à cette provocation.

Même dans l'ouvrage *L'extrême-droite contre les femmes*⁴, initiative utile en soi, force est de constater l'absence quasi totale de références historiques. Comme si l'extrême-droite française était le produit d'une génération spontanée. Comble de malchance: le seul texte qui se réfère à l'histoire, repris de la revue juive progressiste *Combat pour la Diaspora*, n'évite pas le glissement vers l'amalgame puisqu'on peut y lire:

Pourtant l'historicité de cette extermination (la Shoah) n'a d'égale que celle de l'oppression des femmes sous le nazisme. Dans la célèbre équation nazie, juif = démocratie = femme, l'éternelle absente a été oubliée une fois de plus. A croire qu'il y a de bonnes et de mauvaises victimes. Et c'est une femme juive qui parle⁵.

Se revendiquer "femme juive" ne prémunit ni des erreurs ni des amalgames. Erreur: les nazis n'ont jamais identifié juif - démocratie et femme mais juif-démocratie et *émancipation féminine*, ce qui n'est tout de même pas la même chose. D'autant plus qu'ils surent fort bien récupérer une majorité de femmes "aryennes" au service de leur régime en leur demandant de "s'émanciper de l'émancipation". De plus, s'il n'y a certes pas de bonnes et de mauvaises victimes, on ne peut pas amalgamer les victimes raciales et politiques du nazisme, vouées à la persécution, voire à l'éradication, avec une majorité "d'aryennes" qui s'adaptèrent au régime et en obtinrent même des

³ Fiametta Venner. *L'opposition à l'avortement. Du lobby au commando*. Paris: Berg international, 1995.

⁴ Claudie Lesselier et Fiametta Venner. *L'extrême droite contre les femmes. Enjeux et actualité*. Paris: Golias. 1997.

⁵ Renée David. La nouvelle droite et les femmes. *Combat pour la Diaspora*. N° 8 ("Femmes Juives"). 1982.

compensations. La hiérarchisation des genres pratiquée par les nazis passait à travers les composantes masculines *et* féminines.

On pourrait citer d'autres exemples. Mais, pour respecter le temps imparti, j'aborderai pour finir le nœud du problème qui nous réunit aujourd'hui. Dans d'autres pays, en particulier aux États-Unis et en Allemagne, les débats féministes relatifs au racisme et à la judéophobie du passé et du présent ne sont pas exempts de confusion et d'ambiguïtés. Ils ont au moins le mérite d'exister, de faire l'objet de recherches et de publications nombreuses. Alors que chez nous tout se passe comme si cette problématique n'intéressait qu'un groupe restreint particulièrement concerné parce que, pour la plupart, immigrés, filles d'immigrées ou juives, voire les deux à la fois. A tel point qu'après plus d'un demi-siècle nous ne disposons même pas encore d'une histoire des femmes sous Vichy, qui nous permettrait, comme Christine Bard l'a fait pour la période 1914 - 1940 des mouvements féminins-féministes⁶, de comprendre ce qu'elle appelle, en paraphrasant le titre donné à la publication posthume de l'historien et résistant Marc Bloch, "l'étrange défaite du féminisme". Défaite de l'union et de la solidarité pour défendre la démocratie face à la montée des fascismes et les droits de la personne humaine face à la persécution. Défense dans laquelle doivent s'insérer les droits des femmes, mais sans repli dans une sorte "d'espace vital féminin" dont Claudia Koonz⁷ a montré jusqu'à quel degré d'adaptation - adhésion il a pu entraîner une majorité de femmes allemandes et leurs organisations sous le nazisme. Cette recherche sur le ralliement des femmes aux différentes formes de fascismes dans une démarche comparée dans l'Europe des années 30-40⁸ reste à faire pour le vichysme. Nous disposons de contributions de discours *sur* les femmes⁹, de l'étude de Françoise Leclerc et Michèle Weidling sur les femmes collabos devant les Cours de justice. Nous avons aussi quelques études ou récits sur les femmes dans la Résistance où la proportion des politiques et des syndicalistes et/ou des immigrés — mais non de féministes — fut particulièrement importante. Mais à lire la dernière partie du livre de Christine Bard ou les quelques indications fournies à ce sujet par Francine Muel-Dreyfus, on s'aperçoit que tout reste à faire sur "les zones grises" de l'adaptation de la masse des femmes en général, des féministes en particulier, dans les formes d'acceptation du régime. Car si Vichy, du moins jusqu'à la dernière phase milicienne, n'est pas le nazisme, compte tenu du rôle de l'Église catholique, l'oppression des femmes dans les deux cas n'est qu'une composante, et non la plus radicale, de la négation du droit des "indésirables". Négation à laquelle des femmes ont contribué dans les différents régimes fascistes, qui reste à analyser

⁶ Christine Bard. *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*. Paris: Fayard, 1995.

⁷ Claudia Koonz. *Les mères-patries du III^e Reich*. Traduction de l'américain. Paris: Lieu Commun, 1985.

⁸ Rita Thalmann (dir.). *Femmes et fascismes*. Paris: Ed. Tierce, 1986. Et *La tentation nationaliste*. Paris: Ed. Deux temps Tierce, 1990.

⁹ Francine Muel-Dreyfus. *Vichy et l'éternel féminin*. Paris: Seuil, 1996.

méthodiquement pour la France de Vichy. Ce projet devrait trouver un écho au sein de l'ANEF — y compris dans sa publication.

Car si l'on ne peut que se réjouir de la victoire électorale de la gauche et de la place de femmes à des postes importants du gouvernement, le problème du Front national et de ses plus de quatre millions d'électeurs reste entier. Même si nos moyens sont modestes, il appartient aux chercheuses féministes que nous sommes d'unir et d'intensifier nos efforts pour lier davantage la spécificité et l'universalisme afin d'éviter le piège que l'histoire du passé démontre abondamment. A savoir que tout enfermement dans la spécificité, dans l'accentuation des différences ouvre un boulevard aux mouvements nationalistes, populistes et racistes en tous genres dont la France ne se trouve pas moins menacée que d'autres pays dans un monde en crise.

Liliane KANDEL

Une analyse "féministe" de la Shoah?

Les deux intervenantes qui m'ont précédée ont à peu près tout dit ou presque, tout dit en tout cas de ce que l'on peut attendre dans un colloque qui se tient en ce lieu, si serein, si protégé des bruits et des fureurs du boulevard Montparnasse (bruits et fureurs pourtant si proches), un colloque de chercheuses, désireuses de s'instruire, de réfléchir, d'échanger leurs points de vue et de débattre ensemble de certaines questions. Il y a deux ans, c'était la parité, l'année dernière l'Algérie, aujourd'hui c'est l'antisémitisme et le racisme, vastes sujets et dont il n'était que temps que nous nous occupions.

La question que je me pose est plutôt celle de *mon* intervention, compte tenu du titre que j'avais choisi — au moment où Hélène Rouch me harcelait, les imprimés devaient partir le lendemain, il m'avait paru le plus neutre possible. Il ne l'était pas tant que cela finalement, à voir les réactions qu'il a déjà suscitées, sans compter ce qui le suit (la liste des "lectures souhaitées"¹⁰) et dont je découvre qu'elle constitue peut-être le véritable titre (et le véritable objet) de mon exposé.

Effectivement, depuis que les programmes de cette journée sont arrivés dans les boîtes à lettres des unes et des autres, j'ai été littéralement assaillie de questions, de coups de fil et de messages téléphoniques divers: pourquoi avoir mis des guillemets à "féministe"? N'avons-nous pas depuis toujours décidé de chausser en tous lieux et tous moments nos "lunettes de femmes", de porter sur toute chose notre regard et nos analyses de féministes? Quant aux lectures suggérées, les réactions allaient de "Peux-tu me donner le nom de l'éditeur de Primo Levi?", à "Ça veut dire quoi, cette bibliographie? C'est une provocation? Tu nous prends pour des analphabètes?" ou encore à: "Si je n'ai pas le temps de tout lire, ça ira quand même?"

Bigre. Je n'avais pas conçu ces compléments de lecture comme une provocation, je me disais seulement que pour parler de ces sujets, il valait mieux avoir un minimum de sol commun et qu'on ne le trouvait pas forcément dans les articles de la *Revue Européenne d'Etudes Féministes* ou de *Signs*, de la *Revue D'en Face*, de *Recherches Féministes* ou, même, de *Nouvelles Questions Féministes*. Mais je m'aperçois qu'elle fonctionne, en tout cas, comme un *analyseur* de l'extrême diversité d'information, d'intérêt et d'implication (ou de "sensibilité") comme dirait Rita Thalmann, sur ces questions, parmi nous.

Et donc, je ne sais plus du tout à qui, parmi vous, je dois parler aujourd'hui. A celles — les "non-analphabètes" — qui ont tout lu, tout vu, tout pensé (si possible) et avec qui nous pourrions faire assaut de compétences, de lectures et

¹⁰ Sur le programme de la journée, j'avais fait suivre l'intitulé de ma communication de la mention suivante: "Lectures souhaitées: Charlotte Delbo. *Aucun de nous ne reviendra*. Paris: Minuit; Primo Levi. *Si c'est un homme*; Claude Lanzmann. *Shoah*. Paris: Fayard."

de savoirs (ou de passions) sur cette question? A celles qui, à l'inverse, l'ont toujours soigneusement contournée, pour des raisons diverses, qui leur appartiennent et que je suis prête à respecter pour autant qu'elles-mêmes respectent (ce n'est pas toujours le cas) les raisons qui en ont poussé d'autres, dont moi, dans leur frénésie de lectures et d'informations? Ou bien encore à celles qui, entre les deux extrêmes, ont lu *Le choix de Sophie*, vu *Nuit et Brouillard* ou la *Liste de Schindler*, regardé à la télé le feuilleton *Holocauste* ou *Au nom de tous les miens* (ou qui, même, ont pris neuf heures de leur temps pour regarder *Shoah* de Claude Lanzmann)?

Comment enfin arriver à parler moi, personne singulière — je fais de mon mieux pour me diviser, me compartimenter, me schizer suivant les lieux et les interlocutrices, tout de même j'y mets quelques garde-fous, la politesse a des limites — comment donc parler, moi seule, en même temps à tant de femmes si diverses?

Tout cela était bien décourageant — et, devant l'impossibilité de répondre à la question "*Comment parler? A qui parler? Et quel moi va parler?*", j'envisageais froidement, puisque "lectures conseillées" il y avait, de vous infliger à toutes un devoir sur table, afin de vérifier si vous aviez correctement préparé cette journée. Les questions étaient (ne prenez pas de stylo tout de suite):

- Compte tenu des débats et controverses en cours, pouvez-vous énumérer quelques *points de détail* récents de l'histoire?
- Compte tenu des mêmes débats et controverses, de vos lectures et/ou de votre expérience personnelle, pouvez-vous préciser votre position théorique sur la thèse de l'unicité de la Shoah¹¹?
- Quelle différence faites-vous — si vous la faites — entre un soldat des *Einsatzgruppen* hitlériens, un CRS français, un appelé du contingent au Vietnam ou en Algérie, un soldat israélien dans les territoires occupés et un violeur en série?
- Quelle différence faites-vous — si vous la faites — entre mourir d'une balle dans la nuque, mourir de faim ou mourir dans une chambre à gaz?
- Pensez-vous qu'il est préférable, dans chacune de ces occurrences, d'être un homme? une femme? un enfant? un vieillard? un handicapé? ou un pou?
- Voyez-vous une différence — et laquelle — entre les systèmes d'exploitation capitaliste, les instances de l'oppression patriarcale et la machinerie nazie d'extermination?
- Auxquels d'entre eux les chercheuses féministes devraient-elles consacrer en priorité leurs recherches? Duquel pourraient-elles utilement se désintéresser?
- Si elles ne le font pas, est-ce la faute du lobby juif? Celui-ci est-il extérieur au mouvement? infiltré dans celui-ci? ou généré spontanément par les

¹¹ Question empruntée à un récent questionnaire portant sur des thèmes analogues. Une réponse pertinente est parue depuis dans: A-L. Stern, "Un lieu pour le dire", in *L'Infini*, n° 61, printemps 1998.

circonstances, les événements ou quelques échanges verbaux avec des copines du mouvement? Etc.

Et pourtant, j'ai renoncé avec regret à cette colle, pour deux raisons: d'une part, les questions étaient le fruit de ma seule imagination, elles ne correspondaient à rien qui se fût jamais dit parmi les féministes, en public ou en privé et elles risquaient donc d'éveiller parmi vous fort peu d'échos.

Deuxième raison: il m'est apparu tout à coup que, au-delà des diversités considérables et dont j'ai parlé plus haut — d'information, d'intérêt ou d'implication militante — nous avons aussi (à quelques rarissimes exceptions près) un point commun: c'est le *silence*, le fait que rien jamais n'a été dit, écrit ou élaboré sur ces questions — je précise: dans *nos* milieux. Il est clair, en effet, que, "*en tant que féministes*", collectivement, publiquement et en tout cas à *ce titre-là*, nous fûmes *résolument muettes* sur tous ces problèmes (ce qui n'excluait nullement les conversations de couloir ou de café à deux ou à plus que deux d'ailleurs — mais rarement à beaucoup plus que cinq ou six, nous sommes loin encore du mouvement de masse).

J'exagère un peu, il y eut quelques rares exceptions, quelques interventions "féministes" (ou supposées telles) dans des manifestations ou des lieux publics (je vous renvoie à l'excellent article où Claudie Lesselier fait le point là-dessus, dans les Actes du colloque *Féminismes et nazisme*). La plus significative est, je crois, celle d'octobre 1980, après l'attentat de la rue Copernic. Il y avait ce jour-là deux banderoles du mouvement: l'une disait "Quel chagrin, quelle pitié!" et était signée tout simplement "des femmes du mouvement de libération des femmes-non déposé"¹². Sur l'autre, beaucoup plus somptueuse, on pouvait lire: "Vive toutes les différences" et c'était signé "des femmes du MLF" (celui-là était déposé depuis un an¹³).

J'ajoute que je me suis toujours demandé s'il fallait se féliciter de ce que ces zélatrices de "toutes les différences" se mettent à soutenir, tardivement du reste, *même* la différence (*sic*) juive qui ne leur en demandait pas tant! ; ou s'il ne fallait pas plutôt redouter que, l'ayant enfin découverte, ladite "différence juive" ne fût par elles évoquée que pour mieux promouvoir non pas "toutes", mais l'unique différence des sexes¹⁴.

D'un côté donc, une *récupération/banalisation de la catastrophe nazie*, de l'autre, des femmes, concernées, impliquées, bouleversées, mais qui, ce jour-là n'arrivaient pas à prononcer ou à écrire sur leur banderole le mot "femme": n'aurions-nous le choix qu'entre ces deux positions? La question reste ouverte, aujourd'hui encore.

¹² Les mêmes distribuaient un tract intitulé "Square des innocents", dont Claudie Lesselier parle très bien dans ce même article.

¹³ Sur le dépôt du MLF comme association 1901 et marque commerciale protégée, voir F. Picq, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Paris: Seuil, 1993.

¹⁴ Mes craintes étaient fondées. Un peu plus tard, nous apprîmes chez un autre auteur que "vouloir supprimer la différence sexuelle, c'est appeler un génocide plus radical que tout ce qui a pu exister comme destruction dans l'histoire" (L. Irigaray, *Je, tu, nous*, Paris: Grasset, 1990).

C'est là en tout cas, une des (rares) interventions publiques des femmes du mouvement sur les questions de l'antisémitisme et de la Shoah.

Ce qui domine le plus souvent, en effet, c'est plutôt la non-intervention et, je l'ai dit, le silence: silence, par exemple, sur le "point de détail" de Le Pen, silence sur les diverses modalités du négationnisme ou du révisionnisme (y compris parmi nous), silence sur certaines initiatives faites en notre nom et supposées "féministes", telle l'ahurissante "défense" de Simone Veil par l'Alliance des Femmes, à l'automne 1989. Je rappelle l'histoire.

Le cinéaste Claude Autant-Lara s'était livré dans *Globe* (en septembre 1989) à une attaque virulente contre Simone Veil, attaque explicitement et violemment antisémite: "*Elle fait partie d'une ethnie qui est une ethnie politique qui essaie de s'implanter et de dominer (...); alors quand on me parle de génocide, je dis, en tout cas, ils ont raté la mère Veil*" et, également, machiste: "*[je pense de S. Veil] le plus grand mal qu'on puisse penser d'une bonne femme qui fait de la politique: (...) Elle devrait s'occuper de sa cuisine.*"

Immédiatement un groupe de femmes entreprenait de défendre Simone Veil. Une pétition fut lancée, qui s'indignait avec véhémence de ce que la presse ne se fût émue que de l'antisémitisme du propos et non de son sexisme et qui déclarait notamment:

Si Simone Veil, en tant que juive, était destinée à périr dans un camp, en tant que femme elle est condamnée à l'exclusion politique et sociale¹⁵.

En tant que femmes" donc, les auteurs du texte avaient décidé d'identifier tout simplement le "peuple des femmes" au "peuple juif" et d'affirmer l'équivalence de la réclusion domestique des unes avec l'extermination systématique des autres (je vous laisse imaginer la réaction des femmes déportées — entre autres — devant cette assimilation inattendue des fours crématoires aux fours à micro-ondes).

J'ajoute que le "nationalisme féminin" ombrageux des auteures du texte (pour parler comme Ti-Grace Atkinson¹⁶) n'allait pas, ne serait-ce qu'au détour d'une phrase, jusqu'à *protester contre l'antisémitisme* des propos du cinéaste: on défendait en Simone Veil la femme opprimée et recluse dans sa cuisine (elle en est un parfait prototype comme chacun sait!) — et *la femme seulement*. Quant à la déportée juive, elle n'était pas, apparemment, du ressort d'une pétition de femmes (en tout cas de femmes déposées).

¹⁵ "Et l'offense faite aux femmes?", pétition parue dans plusieurs journaux en octobre 1989.

¹⁶ Cf. Ti-Grace Atkinson (1984), "Le nationalisme féminin", *Nouvelles Questions Féministes*, n° 6-7, printemps 1984; L. Kandel, "Les femmes sont-elles un peuple?", in M-C. Hooock-Demarle (dir.), *Femmes, Nations, Europe: Nationalismes et internationalismes dans les mouvements de femmes en Europe*, Paris, Université Paris VII - Denis Diderot, collection CEDREF: Colloques et Travaux.

Hélas, la protestation contre ce texte ne fut, elle, visiblement pas du ressort des féministes: seule la principale intéressée fit, quelque temps après, une mise au point, fort pertinente, sur la question¹⁷.

Autre silence encore, plus récent celui-là, dans les protestations (fort nombreuses) contre l'interdiction faite aux femmes de participer à la "marche du million d'hommes noirs" à Washington, l'année dernière — silence donc sur le fait que les organisateurs, les thèmes de campagne, de mobilisation et de rassemblement de cette marche étaient ouvertement, violemment et indéniablement antisémites (ils étaient en outre fascistes, communautaristes et j'en passe). Nous protestions donc, avec véhémence, contre le fait que cet abominable macho de Farrakhan ait empêché "ses" femmes de proclamer, elles aussi, leur antisémitisme (mais ce n'était là, sans doute, qu'un "point de détail"). En somme, et les femmes y eussent-elles été présentes on aurait même pu trouver quelque charme à cette entreprise — voire, pourquoi pas, affirmer notre sororité à l'égard des manifestantes.

Silence enfin du côté des chercheuses françaises sur toutes ces questions, à part quelques lieux rares (sinon isolés), tels le séminaire de Rita Thalmann ou les colloques qui se sont organisés autour de lui — le dernier vient de paraître¹⁸. Partout, motus et bouche cousue (pas tout à fait assez cousue, cependant, pour empêcher quelques "gynocides", "solutions finales pour les femmes" et autres lapsus ou glissements de sens dont je ne vous parlerai pas ici parce que les articles de Marie-Jo Dhavernas, de Claudie Lesselier ou de Karin Windaus-Walzer sont explicites sur la question).

C'est tout de même extraordinaire. Ce mouvement existe depuis plus de vingt-cinq ans — un quart de siècle. On y prétend ou on y a prétendu pendant des années, que l'on *parlait* de soi (version groupes de conscience, années 70) ou qu'en tout cas, on *partait* de soi (version un peu plus élaborée, années 80). Il faut donc croire que les années 30 et 40, que certaines d'entre nous ont traversées (et si pas nous en tout cas nos pères et nos mères ou nos grands-pères et grand-mères ou nos proches), que ces années donc ne font pas partie de ce "soi" féministe dont il est admis que nous parlions ou que nous partions.

Vingt-cinq ans de silence, c'est tout de même beaucoup, quelles qu'en soient les raisons — et c'est, quoi qu'en dise Colette Guillaume, beaucoup plus que dans d'autres groupes de gauche ou d'extrême-gauche, beaucoup plus que dans l'ensemble de la société (évêques compris¹⁹).

Mais alors, pourquoi?

¹⁷ Simone Veil. "Les femmes la création". Intervention à la Journée du 8 mars 1990, Paris: Sorbonne.

¹⁸ Liliane Kandel (dir.). *Féminismes et nazisme, en hommage à Rita Thalmann*. Université Paris VII - Denis Diderot, collection CEDREF: Colloques et Travaux.

¹⁹ Cf. leur déclaration de "repentance" à l'été 1997 — suivie par beaucoup d'autres — et précédée par, notamment, le discours de Jacques Chirac le 16 juillet 1995, au Vel' d'Hiv. Tout se passe comme si, à partir du moment où tous les corps de l'État (et la plupart des groupes sociaux concernés) avaient pris position sur ces questions, d'autres pouvaient se dispenser utilement de faire ce travail pour eux (elles)-mêmes.

Je pourrais sans doute amorcer ici un exposé assez savant destiné à interroger, commenter, interpréter ce silence: autrement dit, commencer à le combler (ce n'est pas très difficile, on peut toujours couper et coller des morceaux d'articles déjà écrits à droite et à gauche, c'est même, peut-être, ce que les organisatrices de la journée attendaient de moi et je dois m'excuser alors, car je vais certainement les décevoir sur ce point). En effet, combler le silence, ce serait très exactement, dans ce cas, l'*entériner*, le *redoubler*, voire le *pérenniser*: ce n'est évidemment pas à moi de discourir, ici, maintenant, sur *votre* silence, sur ses raisons, sur ses modalités les moins choquantes ou les plus insupportables.

Et puis, je ne vois pas pourquoi il faudrait se donner bonne conscience ou se rassurer à coups de discours sur la Shoah ou de *débats* académiques sur ce point (il y en a un tous les jours que Dieu fait, la salle Liard en frémit encore²⁰). Ce n'est pas de cela qu'il s'agit et je vous renvoie à la lumineuse réponse d'Anne-Lise Stern, psychanalyste et déportée, le jour où on lui posa pour France Culture cette question saugrenue: "Peut-on débattre de la Shoah?" Sa réponse fut immédiate: "On ne *débat* pas de la Shoah, on *se débat* avec".

Je propose donc que, après vingt-cinq ans de silence collectif, de silence politique, de silence public, nous essayions de comprendre avec quoi nous nous débattons dès lors que la question surgit à l'horizon — et *non pas chacune de son côté*, en son for intérieur (ceci ressort d'un autre lieu ou d'une autre scène que ceux de cette journée²¹) mais *toutes ensemble, en tant que féministes et à ce titre-là*.

Avec quoi aussi — et c'est encore beaucoup plus important — se débattent nos théories, nos analyses, nos prises de position, sur quoi elles dérivent, fourchent ou trébuchent, sur quoi et où elles se perdent.

C'est à vous, du moins à toutes celles parmi vous qui depuis des années sont résolument silencieuses là-dessus, d'en parler. Et personne ne pourra le faire à leur place.

C'est pourquoi je leur laisse la parole.

²⁰ Un colloque, controversé, s'était tenu peu de temps auparavant sur ces questions à la Sorbonne, salle Liard.

²¹ J'ajoute qu'il y a néanmoins des manières plus ou moins sympathiques de "se débattre" avec cette histoire. Je ne nie ni ne minimise le malaise ou la souffrance de qui que ce soit — même pas celle, très réelle, des électeurs du FN ou des négationnistes occasionnels. Il reste que, n'étant pas psychanalyste, il m'arrive simplement, parfois, d'avoir les oreilles écorchées à l'écoute de certains de nos "débats".

LE DÉBAT

Lucia REGGIANI

Je reçois ces contributions avec beaucoup de questions. Il y a un silence de plus, dont Liliane Kandel n'a pas parlé. C'est le silence sur la démocratie. Vous avez ouvert la journée en disant "La gauche a gagné", en disant "Les femmes, des féministes sont montées au gouvernement". Pour moi, ça ouvre un débat: qu'est-ce que la démocratie, qu'est-ce que ça veut dire que des femmes soient dans la gestion d'un État, d'un gouvernement? Cela revient à la question de l'appartenance. Il y a deux moments de la question. Il y a la question "femmes", la question "féminisme et antisémitisme" et "les femmes, sont-elles libres à l'intérieur d'un État?" Si les femmes veulent effectivement s'émanciper, pour moi, c'est se libérer et discuter complètement les rapports sociaux. Il ne faudra pas qu'elles se battent à l'intérieur de cet État, contre cet État et contre les rapports sociaux qu'ils ont mis en place dans cet État. Pour moi, la démocratie n'est pas que l'autre facette du totalitarisme. C'est une façon différente de gérer un rapport social capitaliste.

Je suis marxiste, féministe. Dans ce rapport de femmes, il y a donc un problème de l'inimitié: avec qui je me bats, contre qui je me bats. Pourquoi les femmes ont-elles participé à la Résistance? D'un côté, elles ont participé à la Résistance souvent par un acte d'amour parce qu'il y avait leur mari, leur frère. Rares étaient les femmes qui se sont engagées dans la Résistance avec une conscience de femme. Elles se sont engagées dans la Résistance comme personne appartenant à., à la patrie, à la France, à une famille, à un groupe politique, etc. D'autre part, il y a les femmes qui étaient fascistes et qui ont collaboré. Mais elles appartenaient aussi à une autre partie de la France, qui pensait la France légitime et qui défendait des choses. La question, pour moi, est: qui est l'ennemi contre qui il faut se battre? Pour moi c'est une question. L'autre question serait par rapport au discours sur l'antisémitisme. Il y a un problème. Je n'aime pas trop la culpabilité et j'ai pris comme cela le discours qui s'est tenu aujourd'hui: "Nous n'avons jamais parlé, nous n'avons jamais réfléchi, nous n'avons..." On ne peut pas aller contre ce discours, il y a eu un massacre, une intentionnalité de ce massacre, je crois qu'on ne peut pas le mettre en discussion. Mais par exemple, d'autres gens prennent des valises et vont faire une manifestation (manifestation des sans-papiers). Moi, je ne sais pas où vont finir les immigrés quand ils sont expulsés; peut-être seront-ils tués? Je crois que quand les gens voyaient passer les juifs comme ça, ils ne savaient pas qu'ils allaient être exterminés. Ce sont mes idées et des points de débat que j'aimerais bien discuter.

Je crois qu'on ne peut pas culpabiliser les gens lorsque l'on ne discute pas de ce qui s'est passé en Afghanistan. On ne discute pas des responsabilités de nos gouvernements dans les guerres qui s'ouvrent, à droite et à gauche; et

surtout, nous ne parlons jamais des rapports sociaux qui les sous-tendent et les causent.

Nous demandons des droits parce que nous n'avons pas de droits. Pourquoi nous n'avons pas de droits? Qu'y a-t-il derrière? Quel est le rapport économique qui sous-tend cela? Quel est le rapport politique? Moi, j'aimerais bien, parce qu'on fait une critique, qu'on parle de critiquer l'État. Nous n'avons pas besoin d'avoir des œillères, nous n'avons rien à défendre parce que les gens qui sont morts, ils ont été massacrés et il faut comprendre pourquoi.

Aujourd'hui, l'ennemi, est-ce le fascisme? Pourquoi parlons-nous tellement de fascisme aujourd'hui?

Nous vivons dans un État démocratique, qui a organisé l'expédition contre les immigrés, qui organise la misère et le chômage. Je suis désolée, là il ne s'agit pas de fascisme et j'aimerais que nous puissions en parler.

Arlette MOCH-DAVID

J'aurais bien aimé que Liliane Kandel précise dans son intervention ce qu'elle entendait par "nazisme et féminisme" et aussi "camps d'extermination et féminisme". On parle beaucoup de silence, mais je ne pense pas que ce soit au niveau du silence que se situe le problème: des paroles, il y en a partout, pas du silence, mais il faudrait que les paroles soient entendues et comprises, car c'est la communication qui ne se fait pas. Publier des articles dans des revues féministes ou de recherche, qui ne sont lus que par des féministes ou quelques intellectuels, est-ce qu'il n'y aurait pas là spécialisation, schizophrénie, comme le disait Colette Guillaumin, est-ce que cela n'accentuerait pas l'incommunicabilité dont on souffre? On reste dans les milieux intellectuels; quand on se promène dans d'autres milieux, politiques ou associatifs, c'est complètement différent. Rien ne passe. Quand je parle à des hommes, même des femmes, ils ignorent tout des avancées des féministes et des concepts sur lesquels on travaille! On a beaucoup de mal à se faire entendre.

Je me situe davantage comme militante, tout en cherchant des outils conceptuels chez les intellectuels/les. J'aimerais que les intellectuels/les viennent aussi dans les mouvements politiques qui essaient d'agir pour apporter quelque chose et recevoir également. Ce n'est pas de silence dont nous souffrons mais des divisions, des séparations, de la non compréhension donc de l'indifférence d'autrui.

Liliane KANDEL

Je n'ai pas parlé uniquement sur le féminisme, Arlette.

Arlette MOCH-DAVID

Non, tu as parlé du silence du féminisme sur la Shoah. Il me semble avoir à peu près compris ce que tu disais; mais ce que je voulais dire, c'est qu'il ne s'agit pas de silence, mais de comment porter une parole, comment être visible comme féministe.

Liliane KANDEL

Ma question, je la répète: c'est comment en tant que féministe lever un autre silence?

Arlette MOCH-DAVID

Il y en a pleins des silences qu'on ne sait comment lever. Il y a des dérives dans l'humanité et il n'y a même pas de mots. Sur la Shoah et les massacres, nos mots sont pourris, notre vocabulaire ne va pas; et dans la Cité, avec les autres, on est démunis.

Catherine KRIEGEL

N'y a-t-il pas, dans les mouvements conservateurs, les mouvements révolutionnaires conservateurs racistes, n'y a-t-il pas presque toujours, voire toujours, une dimension sexiste?

Cette dimension sexiste peut être dominante, c'est ce qui se passe avec les talibans, en ce moment, en Afghanistan. Elle peut être beaucoup moins dominante: c'est, par exemple, l'antisémitisme, le mouvement contre le judaïsme qui va être prédominant. Mais n'y a-t-il pas toujours à la base, une dimension d'oppression des femmes qui aura, peut-être, une cause idéologique commune, avec le racisme en général qui inclut effectivement l'antisémitisme, qui inclut toutes sortes de racismes? Une cause commune idéologique qui permettrait en étant analysée d'éviter, justement, l'amalgame qui peut être fait entre certaines formes de racismes particuliers comme l'antisémitisme et le sexisme.

Liliane CRIPS

Germaniste à Paris VII

J'ai une question concernant la terminologie, à Colette Guillaumin. Il me semble qu'ici, tu parlais du féminisme en tant que domination des femmes.

Alors, s'agit-il de la domination des femmes

- En tant que citoyennes, c'est-à-dire le droit de vote, les droits sociaux, etc.;
- En tant qu'aryennes, juives, tziganes, noires, blanches, métisses, etc.;
- En tant qu'hétérosexuelles ou homosexuelles, etc.;
- En tant que catholiques, protestantes, musulmanes, juives, etc.;
- En tant que grandes bourgeoises, petites bourgeoises, prolétaires, agricultrices, etc.;
- En tant que venant des pays industrialisés ou qui appartiennent aux pays en voie de développement?

Alors, si on parle de "la" domination des femmes, il faudrait préciser de quelle domination on parle. Il me semble qu'aujourd'hui le débat était centré sur le thème: l'oppression des femmes qui ont été menacées dans leur existence même, dans leur survie même. Cela ne signifie pas du tout qu'un type de domination exclut l'autre. Mais, si l'on tente de définir la spécificité des oppressions dont les femmes sont victimes, cela suppose d'abord qu'elles puissent survivre en tant qu'êtres humains. Donc, qu'elles ne soient pas exterminées.

Colette GUILLAUMIN

Je vais tenter de répondre la première et de poser également une question qui s'adresse à Liliane Kandel. Je crois avoir compris, mais sans en être sûre, que tu posais le problème en termes d'alternative, en termes de "ou bien ou bien", est-ce exact? D'autre part, peut-on vraiment penser qu'il ne serait légitime d'attirer l'attention sur la conduite des hommes envers les femmes uniquement dans le cas où les femmes elles-mêmes seraient dans une perspective irréprochable? Ce que leur font les hommes ne serait à prendre en considération que dans ce cas. L'exemple de Farakhan que tu as choisi est bon, Farakhan est antisémite et il n'en est pas moins sexiste et inversement. C'est ce à quoi je faisais allusion en évoquant la question du "ou bien ou bien". Les femmes ne pourraient protester contre leur mise à l'écart à l'intérieur du mouvement afro-américain que dans certaines conditions. C'est une question d'importance, qui a de grandes conséquences et qui ne se pose pas dans ce seul contexte. C'est une courte réponse que je ferai à Liliane Crips. Tu me demandes de quelle domination je parle et pour ta part tu en inventories un très grand nombre. Je suis dans une perspective beaucoup plus simple: je parle de la domination des hommes sur les femmes, bref de la structure socio-sexuelle, qui a certes des formes différentes suivant les sociétés et suivant les groupes sociaux, mais qui, pour l'essentiel, s'exprime dans le fait que les hommes ont la mainmise sur les

femmes et que celles-ci sont à la merci des hommes. Je ne parle que de cette domination là. J'ai essayé de dire que le fait d'être les femmes de certains hommes *ou* de certains autres entraîne des conséquences particulières, spécifiques si l'on veut, pour les femmes elles-mêmes. C'est-à-dire que les femmes qui sont dans la dépendance d'hommes qui sont en situation de pouvoir ne sont confrontées qu'à leurs propres hommes ou éventuellement à ceux qui attaquent leurs propres hommes. Les femmes qui sont dans la dépendance d'hommes en situation d'impuissance sont à la merci de tous les hommes. L'impuissance face à la force conduit à l'extermination du groupe lui-même lorsque c'est le projet du groupe détenteur de la force.

Rita THALMANN

Il me semble que Colette Guillaumin a trop simplifié et je ne crois pas que l'on puisse s'en sortir ainsi. Je me pose, depuis toujours, la question: comment en tant que femme, victime de l'oppression masculine, puis-je accepter que l'on opprime, pour d'autres raisons, d'autres êtres humains? A cet égard, je refuse la dichotomie trop simple : nous sommes toutes opprimées donc nous nous unissons, nous sommes pareilles et nous sommes sœurs. Je suis désolée, il y a des femmes avec lesquelles je ne me sens pas sœur du tout et je me permettrais de donner un seul exemple. Nous avons, comme ce colloque, l'habitude de faire tous les deux ou trois ans, un colloque international féministe dans le cadre de la Fondation scientifique internationale des femmes, domiciliée en Autriche (WIF). Le premier colloque, comme il se doit, était donc en Autriche. Le programme se déroule normalement jusqu'au moment où une jeune Allemande — je ne citerai pas de nom — dit: "Mais, enfin tout ça c'est des salades. Les femmes que l'on montre dans la photo, qui sont exécutées au bord d'une fosse, ce n'étaient pas des juives, c'étaient des ouvrières polonaises". Sur quoi, moi, ne me retenant pas, je dis: "Vous êtes une Faurisson féminine". Bien, la seule qui a protesté sur-le-champ est une théologienne allemande. Je parle devant témoin, Liliane Crips, tu y étais. Le soir, on faisait le programme du lendemain, la féministe psychanalyste et psychothérapeute très connue, autrichienne, qui devait parler du syndrome des enfants déportés le lendemain matin, m'a dit: "Rita, je quitte le colloque. Je préfère colloquer avec des hommes noirs plutôt qu'avec des féministes antisémites". J'ai dit: "Cela n'est pas une attitude, tu restes là et avant que tu interviennes on discute d'abord de l'incident qui a eu lieu". C'est ce qui s'est passé et ne se passe pas dans un colloque général hommes/femmes. C'était déjà au moins un point positif, mais il s'est avéré que beaucoup n'ont pas osé intervenir contre parce que c'était une Allemande. Je veux simplement montrer les difficultés qui surgissent lorsque l'on n'est pas clair. Ce n'est pas parce qu'on

est femme qu'on est nécessairement du même bord. Je voudrais que cela soit clair.

J'enchaîne sur le propos de notre amie italienne, qui est marxiste; je le suis aussi, mais je n'ai pas le même discours qu'elle. Je voudrais simplement rappeler qu'il existe un courant aujourd'hui, notamment en Italie d'ailleurs, qui montre que ce ne sont pas les juifs qu'Hitler voulait exterminer, mais le mouvement ouvrier. Bon, dans le mouvement ouvrier, il y avait beaucoup de juifs. Alors, jusqu'où irons-nous ainsi? Mais là, c'est la gauche qui parle, c'est même l'ultra-gauche. Jusqu'où irons-nous dans les amalgames et les comparaisons impossibles? Je dis: il faut clairement sérier les problèmes et c'est pour ça que j'ai demandé ce débat aujourd'hui.

Lucia REGGIANI

C'est inutile de dresser les femmes contre les femmes. Il y a des femmes méchantes, il y a des femmes qui sont des patronnes. Il y a des femmes de tous les types. On va comprendre pourquoi c'est comme ça. On y va, mais toi tu bloques les discours. Tu es comme une catégorie, il faut être comme ça ou non. Moi, si j'étais anti-négationniste, je ne l'aurais pas dit, je n'ai pas la liberté de parler. On a la liberté de parler, alors on parle. On peut se demander aussi pourquoi les femmes allemandes sont devenues des nazies; pourquoi d'autres femmes, juives, étaient des collabos? Il y a pleins de raisons à tout cela. On ne peut pas fermer la discussion. Il y a deux minutes, tu parlais de l'Allemande et tu dis: "Pour moi c'est une Faurisson". Pourquoi te bloquer tout de suite? On laisse parler les personnes.

Rita THALMANN

C'est évident que les femmes juives exercent une police de la pensée terrifiante dans le mouvement féministe.

Lucia REGGIANI

Nous, nous avons aussi une pensée qui est terrifiante parce que nous bloquons la possibilité de parler. Il y a des choses qu'il faut être capable de dire. On est ici pour s'éclaircir, pour parler, pas pour avoir des principes déjà donnés.

Rita THALMANN

Mais qui parle de totalitarisme? Excuse-moi, le totalitarisme, ce n'est pas rien comme terme.

Lucia REGGIANI

Je n'aime pas passer ici pour une négationniste.

Liliane Kandel

Mais personne ne t'a traitée de négationniste. Toi, tu nous traites de totalitaires, enfin...

Je me suis sans doute mal exprimée tout à l'heure sur l'affaire Farrakhan. Je trouve normal que les femmes qui sont dans ce mouvement-là aient protesté avec la dernière énergie contre l'interdiction qui leur était faite d'aller manifester avec "leurs hommes", donc contre une discrimination sexiste. Ce qui m'a davantage troublée, c'est de voir à quel point, à l'extérieur du mouvement de L. Farrakhan²², à l'extérieur des Etats-Unis et à quel point surtout *parmi nous*, il y eut une levée de boucliers pour défendre et pour mettre en avant le point de vue de ces femmes²³: comme si, à l'exception de cet incident, nous n'avions rien d'autre à reprocher ou à opposer à Farrakhan ou comme si nous avions eu besoin d'arguer de son machisme pour nous donner le droit de le critiquer.

Ce qui m'interpelle donc, c'est *notre* position à l'égard de ces femmes et, plus largement, à l'égard des femmes qui ne sont pas nos alliées. Les femmes fascistes, les femmes anti-avortement, les femmes de Le Pen. Elles ont toutes, "en tant que femmes", le droit d'exiger une représentation égale dans leur propre mouvement²⁴, d'ailleurs elles ne s'en privent pas et se débrouillent même assez bien sur ce point, notamment au FN. Simplement, je considère que ceci n'est pas mon affaire: c'est une affaire interne au Front national ou aux mouvements anti-avortement ou au mouvement de Farrakhan. Autrement dit, le fait qu'il s'agisse de femmes n'entraîne pas, me semble-t-il, une obligation de solidarité avec tout ce qu'elles font ou demandent, fût-ce en tant que "victimes" du machisme de leurs partis. Pour ma part en tout cas, je ne vois pas l'intérêt de soutenir la demande de promotion interne d'une promotrice de la "préférence nationale". Je ne dis donc pas, contrairement à ce que pense Colette Guillaumin, "ou bien ou bien", je me désintéresse simplement de la question.

Mais je voulais reprendre un autre point, important, de son exposé: sa description de la situation des femmes suivant qu'elles se trouvent appropriées par les hommes des groupes dominants ou des groupes dominés. Nous sommes toutes d'accord ici (du moins, je l'espère) sur le fait qu'il existe une domination

²² Lequel ne représente pas, loin s'en faut, l'ensemble du mouvement noir américain.

²³ Qui elles-mêmes cependant ne représentaient pas toutes les femmes de ce mouvement. Je rappelle que, même sur ce point, les positions étaient diverses, puisqu'il s'agissait en principe, aussi, d'une manifestation de "repentance" des hommes noirs vis-à-vis des femmes

²⁴ Même si par ailleurs elles ne cessent de vilipender le féminisme et les féministes; c'est là du reste une de mes réserves à l'égard des campagnes pour la parité.

de genre généralisée et que l'on ne connaît pas de sociétés, passées ou présentes, où les femmes n'aient pas été dominées, appropriées (ou pire) par les hommes.

La question est alors de savoir comment on peut articuler cela avec ce que nous avons essayé de dire, Rita Thalmann et moi (et que nous disons toutes, du reste, depuis des années!) à savoir que, "possédées" ou non, les femmes se trouvent aussi être des *actrices sociales*, pas toutes, pas toujours, pas tout le temps, mais actrices tout de même: qu'elles ont ou ont eu ou pu avoir, de l'autonomie, prendre des initiatives et des décisions. Que certaines d'entre elles, en plus d'appartenir à des hommes des groupes dominants, coopèrent, facilitent, promeuvent, bénéficient de la politique de ceux-ci. Est-ce seulement parce qu'elles sont possédées par les hommes, aliénées à eux, parce qu'elles leur appartiennent? On serait alors tout près de soutenir que les femmes sont totalement innocentes des choix qu'elles font, que seuls en seraient responsables leurs maîtres ou le "système" où elles sont prises.

C'est le vieux thème de l'*innocence des opprimés*. On a pendant longtemps dit cela de la classe ouvrière sous le III^e Reich: les prolétaires étaient exploités, donc ils n'avaient pu en aucun cas coopérer à l'entreprise nazie (je passe sur les aberrations bordighistes qu'évoquait Rita Thalmann); ou de la société civile en général, puis on a repris les mêmes arguments à propos des femmes: elles étaient "ailleurs", elles avaient leur propre espace vital (*Lebensraum*), totalement étranger à celui des hommes — Claudia Koonz a très bien analysé cela dans son livre²⁵. En réalité, il n'en était rien: les femmes étaient bien possédées par les hommes de leur classe (et, davantage encore, par l'État nazi), néanmoins elles avaient un certain degré d'autonomie, elles pouvaient prendre des initiatives, des responsabilités, coopérer, dénoncer ou, au contraire, refuser de le faire, etc. Nous savons aujourd'hui qu'Hitler a eu non seulement des "exécuteurs zélés" (pour reprendre le titre d'un récent succès de librairie²⁶), mais aussi des exécutrices et qui ne l'étaient pas moins. Opprimées sans doute, mais pas forcément "ailleurs", ni "innocentes", pour autant. Nous ne pouvons tout de même pas décider qu'elles sont actrices sociales et historiques, uniquement lorsqu'elles deviennent féministes. Il faut donc être capable de tenir de front les deux analyses. Sinon, nous risquons fort de nous retrouver dans le monde enchanté d'un certain "réalisme féministe", avec ses images pieuses de femmes toutes victimes, toutes martyres — ou bien toutes résistantes ou, pire encore, toutes héroïnes. Hélas, ce "réalisme féministe", à l'instar de son ancêtre le réalisme socialiste, n'a que peu de rapports avec notre expérience de tous les jours et avec la réalité.

²⁵ Cf. Claudia Koonz, *Les mères-patrie du III^e Reich* (op.cit.); ainsi que, sur le même thème: Rita Thalmann, *Être femme sous le III^e Reich*, Paris, Laffont, 1982 ; Liliane Kandel, "Le mouvement féministe aujourd'hui et le national-socialisme", *Les Temps Modernes*, n° 524, mars 1990. On peut noter que, de ce point de vue, les historiennes féministes ne faisaient guère que reprendre la théorie de la double sphère, chère aux groupes féminins des années 20 et 30 comme aux... théoriciens nazis.

²⁶ D.J. Goldhagen. *Hitler's willing executioners*. Traduction française: *Les bourreaux zélés d'Hitler*. Paris: Seuil, 1997.

Colette GUILLAUMIN

Le fait que les femmes sont appropriées et entre les mains des hommes n'en fait certainement pas des innocentes. Et ne les dispense pas d'un choix politique qu'elles font de toutes façons même si parfois elles pensent ne pas le faire. Oui, les femmes sont des acteurs politiques et tout particulièrement à mon sens quand elles sont révoltées. Ou, en d'autres termes, quand elles prennent une position propre, en fonction d'elles-mêmes. Il est certain que beaucoup de femmes sont le soutien de leurs hommes et que, de toute évidence elles en tirent des bénéfices pour elles-mêmes. Que, par ailleurs, elles pratiquent des politiques de collaboration avec les projets et les pratiques de leurs hommes dont elles ne sont nullement "innocentes". L'acceptation et le soutien de la structure sociale telle qu'elle existe, il y a des femmes qui s'en accommodent et même l'approuvent et entendent bien maintenir cette société-là. Qu'elles soient innocentes n'est pas du tout ce que je veux dire. Au contraire, en un sens.

Malka MARKOVITCH

Je tiens tout d'abord à préciser que je suis une juive de la "deuxième génération", fille d'un survivant et d'une survivante de la "solution finale", ayant la double nationalité israélienne et française.

Ce débat me touche à plusieurs titres, en tant que femme féministe, me reconnaissant dans une filiation politique humaniste sioniste, ayant également longuement réfléchi à ce qui s'est joué au lendemain de la guerre au moment de la création de l'État d'Israël, à la relation complexe et souvent irrationnelle entre la diaspora et Israël et aujourd'hui au défi du post-sionisme.

Je souhaiterais situer les différents champs sur lesquels portent mon travail depuis plusieurs années et qui s'articulent, quels que soient les enjeux, autour de la notion du silence.

Mes études d'histoire se sont orientées tout spécialement sur la période de 1945 à 1960 en France, études qui se sont concrétisées par un diplôme pour l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sur "Les sensibilités collectives des années 59-60 au regard du succès du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart".

Par ailleurs, depuis 1995, j'ai effectué, pour la Fondation des archives audiovisuelles des survivant(e)s de la Shoah, plus de cent interviews de survivant(e)s et prépare actuellement un film intitulé *Et puis le Silence*.

La problématique politique du silence m'a également amenée à m'engager dans une réflexion autour des violences sexuelles, en particulier celles de la prostitution et de la pornographie. J'ai ainsi travaillé, à partir de 1993, pour la

Fédération Abolitionniste Internationale (FAI) et l'Union Contre le Trafic des Etres Humains (UCTEH)²⁷.

Tous les survivants/tes que j'ai pu interviewer ont évoqué la blessure extrême de ne pas avoir été entendus/es au lendemain de la guerre, la suspicion qui pesait sur eux/elles d'avoir survécu, la répétition de l'humiliation à travers la non reconnaissance politique, la "honte"²⁸ comme mécanisme fondamental de la mise au silence.

Pour les hommes, cette "honte" s'est souvent articulée autour du fait qu'ils n'avaient pas été des déportés politiques, des résistants accueillis en héros à leur retour des camps. Pour les femmes, la question insupportable et permanente de leur survie qui leur était renvoyée était liée à la suspicion d'un acte prostitutionnel ou à une violence sexuelle durant leur déportation, insinuation d'une trahison inscrite au cœur même de leur corps. Pour éviter la violence d'un tel regard, certaines ont d'ailleurs préféré faire retirer leur numéro sur le bras.

Je suis très attachée à la précision des termes et à leur utilisation. Et je condamne également fermement toutes formes d'amalgames et d'analogies.

Je n'ai pas lu le texte d'Andrea Dworkin que Rita Thalmann a mentionné²⁹. Mais je tiens d'emblée à rappeler que l'œuvre d'Andrea Dworkin, qui malheureusement n'est pas traduite en France — et je citerais ici *Pornography* ou *Right-Wing Women* — est essentielle pour les féministes qui réfléchissent à la pornographie en tant que discours qui objectalise le corps des femmes, propagande de haine que les féministes américaines mettent en parallèle avec la propagande raciste, véritable culture visant à la normalisation du viol et du

²⁷ Depuis novembre 1997, je travaille pour l'Association Européenne contre les Violences Faites aux Femmes au Travail (AVFT).

²⁸ J'emprunte ici le concept de la "honte" aux travaux du psychiatre Pierre Benghosi, qui axe sa recherche sur l'attaque contre l'humain, le trans-générationnel, la honte.

²⁹ Depuis cette intervention, j'ai lu l'article: "Israël, à qui appartient ce pays?". Et je critique également l'analogie entre les femmes battues et "la nuit de cristal". L'analogie tend finalement à amoindrir des actes différents au lieu de les renforcer. De fait, elle nie toute spécificité.

Cependant, il faut re-situer le contexte dans lequel cet article a été écrit, suite à un voyage d'Andrea Dworkin en Israël. Sa révolte s'inscrivait dans sa propre histoire, juive américaine, dont l'identité s'était construite sur un sentiment de double culpabilité comme beaucoup de juifs américains originaires d'Europe: culpabilité d'avoir échappé à "la solution finale" pour avoir émigré aux États-Unis au bon moment alors que le reste de la famille, demeurée en Europe, avait disparu; et culpabilité parce que la non menace de mort au fait d'avoir vécu alors dans un pays qui avait pourtant refusé d'accueillir avant la guerre les réfugiés juifs, pays libérateur de l'Europe pour qui la question du génocide juif n'avait jamais été à l'origine de leur entrée en guerre contre l'Allemagne.

Dans cet article, Andrea Dworkin décrit bien la manière dont elle a été élevée, dans un milieu juif sidéré par ce qui venait de se produire en Europe, mû par une solidarité viscérale et vitale pour la création de l'État d'Israël, réalité d'un Israël naissant se transformant en rêve puis en mythe, brutalité pour elle de découvrir qu'en Israël la pornographie allait jusqu'à utiliser des images de nazis pour mettre en scène les fantasmes soit-disant masochistes des femmes.

Je suis gênée par le fait que le seul texte traduit en français de Dworkin soit celui-là. Et la question qui me vient est la suivante: pourquoi Christine Delphy a-t-elle choisi précisément ce texte plutôt qu'un autre pour faire connaître l'œuvre de Dworkin en France? Cela donne, en effet, à penser que l'œuvre d'Andrea Dworkin porte bien plus sur Israël et une critique d'Israël que sur la question des rapports de domination dans la sexualité, des normes autorisant et favorisant la violence sexuelle. Je tiens d'ailleurs à signaler qu'Andrea Dworkin a été traduite dans plus de dix langues, dont l'hébreu.

meurtre. Andrea Dworkin a su précisément décrire et décrypter minutieusement dans toute son horreur ce qui est mis en scène dans la pornographie. Certes, son œuvre est violente en ce qu'elle montre cruellement la vérité de cette torture, mais elle est fondamentale car elle dénonce radicalement la domination et la mise au silence des femmes au nom de la liberté d'expression.

Dernièrement, Jacques Julliard, dans une Chronique du *Nouvel Observateur*³⁰ osait identifier le féminisme américain à la "solution finale". Peu de féministes françaises se sont indignées de cet amalgame.

Je me demande si l'amalgame, l'utilisation de l'analogie ne vient pas également du fait que nous n'avons pas non plus été rigoureux/ses pour désigner cet événement — non pas fondateur — dont nous portons encore tous/tes le poids de la sidération. Comme si nous n'osions nous l'approprier dans sa formulation initiale en utilisant les mots d'Hitler, ni "Shoah", ni "Holocauste", mais "solution finale".

Il est vrai que, grâce à l'œuvre de Claude Lanzmann, le mot "Shoah" a remplacé en France la désignation déplaisante d'"Holocauste", qui d'ailleurs reste malheureusement largement utilisée dans d'autres pays. Pour ma part, j'essaie de ne plus utiliser ces expressions, même si la première me semble préférable à la seconde. Le mot "holocauste" a une signification religieuse liée au sacrifice par le feu d'un animal dans une offrande à Dieu. Cette connotation sacrificielle a d'ailleurs permis à certains courants chrétiens d'assimiler la "solution finale" à la passion renouvelée du Christ. Le mot "Shoah" signifie en hébreu cataclysme, désastre, catastrophe et vient d'une perspective postérieure à la guerre, totalement imbriquée avec la naissance d'Israël.

Le projet d'Hitler n'était nullement un sacrifice, ni même un cataclysme. C'était la "solution finale" du peuple juif. Il faut donc que nous nous réappropriions ces termes exacts, les seuls nous permettant de nous défendre des révisionnistes, les seuls à pouvoir identifier la spécificité juive, les seuls à la hauteur d'une exigence contre les amalgames.

Catherine MARAND-FOUQUET

Historienne

En tant qu'historienne, je m'adresserai d'abord à Colette Guillaumin pour lui demander de ne pas oublier Olympe de Gouges quand elle cite les féministes premières. Parce qu'Olympe de Gouges est précisément, parmi les féministes, une de celles qui montrent cette liaison intrinsèque entre la défense des femmes et la défense des opprimés. En l'occurrence les noirs, puisqu'elle s'est d'abord fait connaître par la pièce *Zamore et Mirza*, qui a connu un barrage de la part des institutions de l'époque, en particulier les comédiens français. Olympe est aussi

³⁰ *Nouvel Observateur*, 2-8 janvier 1997.

exemplaire d'une vie libre. Elle a connu une émancipation et je dirai que ce mot-là, pour moi, n'est pas anodin. Si on se rapporte à son étymologie, il évoque la main levée sur l'esclave et, d'une certaine façon son émancipation. Cette émancipation était dans les limites permises par son époque, c'est la rente que quelqu'un lui a fait avec qui elle a vécu, mais qui ensuite lui a permis de vivre librement avec son argent et d'en faire les libéralités qu'elle voulait.

Ensuite, je reviendrai sur un autre thème qui me paraît très, très lié aujourd'hui au terme "féminisme". Tu as parlé de victimisation, moi j'entends beaucoup "revanchard" et ça se présente dans le discours quotidien aujourd'hui comme un syntagme obligé, "féminisme revanchard". Ce qui est aussi très intéressant parce que, s'il y a revanche, il faut supposer qu'à un moment donné, il y a eu une oppression, puis qu'on en est sorti et qu'on veut se venger. Or, je ne pense pas qu'on soit sorti de l'oppression et c'est pourquoi je suis beaucoup moins optimiste que ceux qui disent "la gauche a gagné: il y a des femmes féministes au gouvernement". Je les invite à regarder de près la composition des cabinets ministériels, qui est infiniment moins reluisante et qui est aussi, il faut le savoir, le signe d'une permanence des institutions.

Je reviens à Olympe de Gouges, dont on doit fêter en 1998 le 250^{ème} anniversaire de la naissance. Il y a un groupe d'historiennes, de philosophes étrangères, en particulier hollandaises, qui ont pris cette célébration à bras le corps et qui se heurtent à des fins de non recevoir ou à une non visibilité. Je vous ferai passer une lettre qu'écrivait Hannelore Schröder, qui est allée à Montauban pour voir ce qu'on pouvait faire. Elle a écrit au maire. Ce maire est socialiste et vient d'être élu député. Il ne les a même pas reçues. Il n'a même pas signalé leur arrivée à la responsable, qui est une femme, des affaires culturelles. Mais elles continuent quand même.

Dernière chose: c'est à propos, pour Rita Thalmann, de l'Église catholique qui a très peu parlé en faveur des juifs. Il faut faire une exception antérieure encore, c'est celle de Monseigneur Paul Remond à Nice, qui a pris position au nom, non pas de l'Église, mais du christianisme. J'étudie, en ce moment, à Marseille, dans la perspective d'un colloque sur Germaine Poinso-Chapuis qui a été féministe puis résistante avant d'être ministre et avant d'être congédiée très vite selon un schéma bien connu, quelles sont celles des catholiques qui se sont engagées dans la Résistance et quelles sont celles qui n'ont pas pu ou voulu le faire et sur quoi se fait le oui et le non?

Elsa DORLIN

Étudiante à Paris I

Ma question porte sur la méthodologie que vous avez employée. C'est en fait une question qui est de l'ordre de l'épistémologie: quelle position avez-vous

par rapport à la construction de votre sujet? Il y a une spécificité que je ne saisis pas, qui d'ailleurs pose problème. En quel sens le fait de différencier le problème, qui nous intéresse aujourd'hui, par rapport aux féministes, autorise-t-il à parler en tant que femme et non en tant qu'historienne ou sociologue? Cette question ne s'adresse pas à Colette Guillaumin, mais à Rita Thalmann et Liliane Kandel. Ce qui, à mon avis, serait préjudiciable quant à la portée de votre discours et de vos propos.

Liliane KANDEL

D'accord, vous voulez savoir d'où l'on parle.

Claudie LESSELIER

J'ai une question qui s'adresse à Colette Guillaumin, qui a mis en valeur au début de son intervention "le lien théorique et pratique du mouvement des femmes dans son histoire avec les mouvements d'émancipation", citant notamment le lien entre le mouvement des femmes et le mouvement anti-esclavagiste aux Etats-Unis. Mais il y a eu aussi des relations beaucoup moins claires. Par exemple, en France, alors que la colonisation, sous la III^{ème} République se prétendait une colonisation libératrice, des féministes, comme des républicains progressistes, ont pu entrer dans cette logique du progrès, de l'apport de valeurs occidentales. Cela pourrait être étudié de plus près, car peut-être ces ambiguïtés sont-elles encore présentes aujourd'hui. Cela rencontre la question du racisme et de l'imbrication des rapports de sexe, de classe, de nation.

Colette GUILLAUMIN

Pour revenir sur ce que dit Claudie Lesselier à propos de la colonisation qui aurait suscité l'adhésion de certaines femmes (dans les métropoles colonisatrices?) c'est une chose certaine que le processus de colonisation a largement reposé sur la maxime "Diviser pour régner". En Algérie, par exemple, l'octroi différentiel de la nationalité française selon qu'on était juif ou musulman ou, dans la dernière période, l'engagement (très relatif) pour une émancipation des femmes, dans les pays de l'Afrique noire, en présentant la colonisation comme une entreprise civilisatrice en ce qui concerne la situation des femmes. Dans toutes ces situations, l'accent mis souvent sur les femmes a certainement joué un rôle dans cette adhésion. Et je me demande jusqu'à quel point la possibilité de ne plus être excisée, la possibilité d'avoir la nationalité française,

celle d'avoir accès à un enseignement ou celle de modifier les codes de la famille, devraient être vertueusement repoussées sous prétexte que ce sont les colonisateurs qui mettent la question sur la table.

Liliane KANDEL

Deux remarques très courtes, parce que je pense qu'il faut laisser la parole à Rita Thalmann pour finir.

D'abord, je voudrais répondre à la jeune femme qui nous parlait d'Andrea Dworkin. Andrea Dworkin est une personne remarquable à bien des égards, notamment par son éloquence et aussi par ses excès d'éloquence, qui l'emportent parfois un peu loin. On peut être ou non d'accord avec les analyses qu'elle fait de la prostitution ou de la pornographie — je suis pour ma part assez réservée, mais je pense qu'elle a posé en effet des questions intéressantes. Il reste qu'emportée par son élan, il lui arrive de dire ou d'écrire des énormités: ainsi, dans l'article traduit dans *NQF* et dont parlait Rita Thalmann³¹, d'affirmer que pour les femmes américaines aujourd'hui, c'est la Nuit de Cristal tous les jours que Dieu fait. Ou encore, dans *Intercourse*, l'idée que le plus difficile pour une femme est de trouver un amant qui ne soit pas un nazi, le tout dans un chapitre intitulé "Occupation/collaboration"³² (*sic*). Même comme provocation (la phrase est un détournement de W. Reich, mais lui au moins savait de quoi il parlait!), cela ne va pas vraiment de soi d'affirmer que, dans la pénétration hétérosexuelle, tous les hommes sont des nazis. Essayez de demander ce qu'elles en pensent à des femmes qui ont *vraiment* subi la période nazie (je ne parle pas des seules femmes emprisonnées ou déportées.) — et qui, néanmoins, ont eu quelques amants — vous verrez leur réaction. Je ne voulais pas dire autre chose.

Mais je voudrais surtout revenir au "ou bien ou bien" que me reprochait Colette Guillaumin, parce que tout compte fait il ne me paraît pas vraiment de *mon* fait. Je note d'abord qu'il n'y a pas eu de réponse à la question que j'avais posée, à la fin de mon intervention — pourtant j'avais réservé du temps de parole à cet effet. Le silence donc se perpétue — et c'est très exactement la forme du "ou bien ou bien" — que j'ai rencontré, moi, dans nombre de groupes féministes: si nous parlons de tel ou tel problème, alors il devient impossible d'en aborder d'autres. L'avortement oui et le viol et la prostitution et les discriminations sexistes et le patriarcat avec tous ses avatars, mais pas la guerre, pas le nazisme, pas la déportation (ou la Résistance), pas le négationnisme. Dans les réunions, les groupes de discussion ou de travail que nous organisons — en tout cas *en tant que féministes et à ce titre-là* — ces sujets étaient tabous, impossibles à

³¹ Andrea Dworkin. "Israël: franchement, à qui appartient ce pays?" *Nouvelles questions féministes*, 1993, vol. 14, n° 2.

³² *Intercourse*. Arrow Books, 1987. On se souvient du mémorable conflit qui suivit, en France, l'apparition du slogan "hétéro-collabo".

aborder (ils affleuraient néanmoins, bien sûr, mais dans la caricature — façon Dworkin —, l'incompréhension, la banalisation ou encore le glissement de sens et le lapsus — c'est ce que j'avais appelé ailleurs une "*insistante absence*"³³).

Je ne pense pas du tout que l'on puisse s'en tenir à des explications individuelles, au malaise ou aux "résistances" qu'éprouveraient à l'évocation de cette histoire telles ou telles d'entre nous — celles dont les parents étaient résistants ou arrêtés par la milice ou miliciens ou déportés ou partis en fumée — c'est à dire au "débat" de chacune avec elle-même, sur cette question³⁴. L'addition ou la juxtaposition, de nos histoires (ou traumas) individuels ne suffit pas à faire comprendre (même si elle peut l'éclairer parfois) un choix collectif. Je préférerais donc que nous nous interroguions sur la *résistance de la théorie* féministe, celle-là précisément que nous avons contribué à créer et à mettre en place, chacune et toutes ensemble. C'est de ce côté-là, me semble-t-il, que le "ou bien ou bien" fonctionne le mieux et le refus ou du moins l'impossibilité ou la difficulté de prendre en compte un certain nombre d'événements, de moments ou de ruptures historiques³⁵. Peut-être que nous avons élaboré, essentiellement, une *pensée de la continuité* — en l'occurrence celle de la "domination patriarcale" — et que nous nous sommes refusées jusqu'à présent à penser les événements qui ne s'y inscrivent pas directement.

Je n'y vois pas d'inconvénient pour ma part, à condition que cela *soit dit*: qu'il soit clair, par exemple, que le féminisme n'est pas une vision totale et exhaustive de la société et de l'histoire, qu'il ne rend compte que de certaines dimensions ou certains secteurs de celles-ci et que, certains jours, il nous faut renoncer à nos "lunettes de femme" ou de féministe. En clair, qu'il y a des moments où le genre n'est pas une catégorie pertinente d'analyse.

Ou, pour le dire encore autrement: nous vivons toutes, aujourd'hui encore, sur la phrase de Simone de Beauvoir: "On ne naît pas femme, on le devient". Ce que nous apprend notre expérience — y compris dans le mouvement féministe — et peut-être l'eut-elle ajouté elle-même si l'occasion s'en était présentée, c'est que l'on ne "devient" jamais seulement, uniquement, exclusivement femme, mais bien d'autres choses encore et que ces autres dimensions ou manières d'être ne se réduisent pas à l'identité de genre; qu'il y a, parfois, incompatibilité sinon conflit entre les unes et les autres et que nous avons alors à nous compartimenter, nous "schizer" suivant les lieux et les interlocuteurs³⁶. Je précise tout de suite qu'en disant ceci, je ne cherche en aucun cas à promouvoir un quelconque "multiculturalisme féministe" qui prendrait en compte les "diversités ethniques"

³³ L. Kandel, "Une pensée empêchée: des usages du genre et de quelques-unes de ses limites", *Les Temps Modernes*, n° 587 spécial "50 ans", mars-avril 1996.

³⁴ J'ajoute qu'il y a néanmoins des manières plus ou moins sympathiques de "se débattre" avec l'histoire. Je ne nie ni ne minimise le malaise ou la souffrance de qui que ce soit (même pas celle, très réelle, des électeurs du FN).

³⁵ Voir sur ce même thème, et notamment sur l'idée d'"événement", les réflexions de Christine Fauré dans son introduction à *l'Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, PUF, 1997.

³⁶ Cf. sur ce point les réflexions de Françoise Basch, dans cette même publication.

(comme on dit) des unes et des autres et les juxtaposerait dans un hypocrite "respect des différences". Je cherche seulement à comprendre pourquoi nous nous étions empêchées nous-mêmes de penser des événements comme le nazisme, les camps, la Shoah, dès lors qu'ils ne concernaient pas, au premier chef, les femmes. Ce ne sont tout de même pas des détails.

Rita THALMANN

On a du mal à se faire comprendre: c'est ce que j'ai entendu dans le débat. Je voudrais faire quelques mises au point. Premièrement, on ne parle de Shoah en France que depuis le film de Claude Lanzmann. En histoire, on parle de "solution finale" entre guillemets. Donc, ça ne me paraît pas très convaincant qu'on amalgame; par ailleurs, je crois qu'il y a des modes et cela, je l'ai ressenti avec ce symbole des valises vers la gare de l'Est³⁷. Ce sont les médias qui poussent à la surenchère visible parce qu'on ne parle de choses que si elles sont forcément exprimées et visualisées. Je crois que c'est quelque chose que nous devons combattre parce que tout est dans tout et réciproquement. Où allons-nous?

En ce qui concerne l'Église catholique, j'avais précisé qu'à partir de l'automne 1942, il y a eu un tournant en France, que cela nous a évité le parti unique; ce qui, notamment pour les femmes, a été une dérive terrible en Allemagne. Monseigneur Remond a aidé, il a caché des enfants. Mon propre dentiste a été caché par ses soins à Nice. Mais si j'ai cité Monseigneur Saliège, j'aurais dû citer aussi Monseigneur Théas, évêque de Montauban, qui a même été déporté pour ça. Saliège est l'auteur du texte le plus admirable et qui nous concerne aujourd'hui: assistant aux rafles, il était infirme, il ne pouvait pas parler, donc il a écrit. J'ai vu en Allemagne, dans les dossiers du ministère de la Propagande, que certains de ses propres curés l'avaient dénoncé aux Allemands; ceci prouve bien la complexité des rapports humains. Il a eu cette phrase admirable à propos des rafles: "Les juifs sont des hommes. Ce sont nos frères. Les juives sont des femmes, ce sont nos sœurs et nous n'acceptons pas qu'ils soient traités pire que du bétail". Je ne connais pas de texte plus beau que celui-là, qui montre bien le respect de la personne humaine. C'est pour ça que j'ai surtout parlé de Monseigneur Saliège.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Malka Marcovich; elle a raison sur l'aspect prostitution pour les survivantes. Simone Veil, elle-même, a seulement évoqué la question, elle refuse d'en parler.

³⁷ Lors de la grande manifestation dite des 100 000 à Paris, quelques mois auparavant, potestant contre les lois Debré (sur l'immigration clandestine), des manifestants sont arrivés en camion. Sur la plate-forme arrière un manifestant habillé en "juif des années de déportation" et un autre en "maghrébin" allaient l'un vers l'autre, s'embrassaient, puis se séparaient, pour symboliser la solidarité et la similitude des situations. Ce symbole a été mal ressenti, les deux situations n'étant pas comparables (NDLR).

Il y a quand même d'autres aspects qui ont joué pour les femmes. J'ai été toujours frappée, dans mon propre vécu, de voir à quel point les femmes, dans des circonstances extrêmes, ont trouvé une énergie, une capacité d'organisation que moi je ne qualifie pas de nature mais de situation d'exclusion. J'ai, par exemple, évoqué le cas de nos mères qui ont dû prendre en main, dans l'immigration, la survie matérielle de la famille parce que les pères étaient découragés ou bien certains se sont suicidés ou bien, comme mon propre père, ils ne voulaient plus rien savoir.

Autre point: j'ai découvert dans les archives (et j'en ai parlé dans un de nos séminaires) que, par exemple, les femmes responsables de l'Union des femmes juives allemandes (la dernière qui a existé officiellement) ont été souvent sorties des trains de déportations parce qu'elles devaient soutenir les autres pour être déportés. Quand ça a été leur tour, elles étaient toutes seules. Il y a un rôle des femmes.

C'est pour cela que j'ai aussi fait un appel pour des études sur Vichy. Par exemple, la directrice de mon lycée a contribué, a été la première à contribuer à me sauver la vie. Elle a péri comme officier de la Résistance à Ravensbrück; moi, je suis là devant vous aujourd'hui. Elle n'était ni juive, ni féministe, mais elle était professeur, laïque et républicaine. J'ai dû rappeler aux cérémonies annuelles — parce que ce sont les nazis qui l'ont arrêtée — "Qui vous dit, que comme mon père, elle n'a pas été dénoncée par des Français?" Personne n'a osé évoquer Vichy. On commence à écrire l'histoire de Vichy, mais, pour les femmes, ça n'est pas encore fait.

Cette directrice a convoqué les deux seules élèves juives qui restaient dans son lycée et dans son style vieille France (on portait encore des gants blancs), elle a dit: "Mesdemoiselles, à partir de demain je ne veux plus vous voir au lycée, c'est un ordre". Moi, j'étais très disciplinée, c'est peut-être mon éducation paternelle allemande, j'ai obéi. L'autre: "Ah non, Madame la Directrice, le brevet, mon concours du Conservatoire". Elle a dit: "Vous faites ce que vous voulez". Moi, je suis là devant vous, elle, a fini à Auschwitz dans la marche de la mort et encore il a fallu des années pour retrouver sa trace.

C'est dire ce qui me tient à cœur dans ce débat: qu'on ne généralise pas et qu'on n'édicte pas des lois qui seraient valables une fois pour toutes, pour le féminisme ou pour toutes pour les femmes. Ce n'est pas un "ni... ni..." ou un "ou... ou...", c'est très compliqué.

Lutter contre l'oppression des femmes: je demande simplement, et c'était l'objectif de mon intervention, qu'on n'oublie pas de lutter pour les droits de la personne humaine. A la LICRA, parce que ma commission s'appelle "Mémoire historique et Droits de l'Homme", je suis obligée, chaque fois de dire "grand H", pas "petit h". Donc, nous c'est: *personne humaine*.

Il me semble que de notre débat d'aujourd'hui devrait au moins sortir cette prise de conscience des situations conflictuelles dans lesquelles nous nous

trouvons. Et je répondrais à l'étudiante qui a parlé d'épistémologie: on peut très bien être historienne, femme, enfant d'immigrés et juif et tout ce qu'on veut. C'est ça la complexité de la vie. Je n'ai pas besoin d'épistémologie pour avoir créé un séminaire qui s'appelle "Sexe et Race".

Table ronde

Claudie LESSELIER

Les interventions et débats de ce matin ont posé avant tout la question des silences, dénis, ambiguïtés et contradictions à l'intérieur des mouvements et des pensées féministes. S'il serait injuste et faux d'occulter ce qui a été fait, pensé ou dit contre le racisme et l'antisémitisme dans le mouvement des femmes en France, il est certain que les silences et les insuffisances sont tout à fait remarquables, comme la permanence des absences, exclusions, ou minorisations. Aussi la question du "nous", du sujet de l'énonciation collective féministe, se pose-t-elle avec acuité. Pourquoi ces silences, ces réductions au silence? Comment transformer cette situation?

Il me semble qu'on peut trouver des pistes explicatives d'abord dans les relations sociales et politiques à l'intérieur du mouvement des femmes. Là, comme dans le reste de la société, domine un biais pratique et théorique qui traduit une hégémonie: les dominant(e)s universalisent leur vision et leurs questions, en font les seules légitimes, réduisant les dominé(e)s à une particularité. De plus les dominations étant multiples et parfois contradictoires, un processus de mise en concurrence des oppressions s'effectue, encore accentué par la structuration du mouvement, divisé et parcellisé selon des thèmes et séparant bien trop militantisme et recherche.

Mais c'est aussi la place politique du mouvement et de la pensée féministes dans la société qui est en cause. Les obstacles à l'expression publique féministe sont nombreux: dans quels lieux s'exprimer, écrire et surtout être écouté, peser dans les débats? Liliane Kandel avait écrit un texte sur la pétition lancée par Psych et Po à propos de l'article d'Autant-Lara sur Simone Veil. Pourquoi ne l'a-t-elle pas publié? Ce n'est qu'un exemple entre mille de tout ce que nous avons pensé, discuté et laissé à l'abandon, sous la pression de notre mise en marge politique et de l'intériorisation de cette mise en marge. Il faudrait aussi rappeler combien pèse la réappropriation par d'autres (des hommes généralement), disposant de plus de pouvoir dans la société et la vie intellectuelle ou médiatique, des problématiques que des féministes énoncent. Et encore la difficulté de se situer dans l'antiracisme tel qu'il existe sous ses différentes formes aujourd'hui, dans ses versions militante ou universitaire, universaliste ou différentialiste, "républicaine" ou "radicale". Toutes occultent systématiquement, et souvent sans y penser, l'articulation entre oppression raciste et oppression de sexe, voire plus fondamentalement l'existence même de rapports sociaux de sexe et de division en genres traversant la société.

Puisqu'il est vain de se plaindre que dans tout ce que nous pouvons lire ou entendre il manque quelque chose, ou de répéter que ceci ou cela, nous l'avons fait, nous l'avons dit, il faut se donner plus de moyens pour avancer dans la réflexion et son expression.

D'abord, pour analyser réellement le ou les discours féministes, les silences ou apories qui s'y manifestent, il faut les contextualiser davantage,

analyser leur évolution, leurs lieux de production, les circonstances où ils sont émis. Il y a eu des débats oraux et des écrits (ces derniers certes plus rares) sur les relations entre sexisme et racisme, sur l'antisémitisme et le racisme dans le mouvement; il y a eu et il y a toujours, une implication pratique et théorique de féministes en France dans les luttes antiracistes et dans les mouvements d'immigré(e)s et d'étranger(e)s. De cela, il est possible de faire l'histoire (relever les actions, prises de positions, organisations, etc. au cours des vingt-cinq dernières années ne serait pas inutile), sans négliger bien sûr les limites et leurs manques.

De même, il faut prendre en compte davantage le racisme et l'antisémitisme dans leurs transformations et leurs formes multiples et s'inscrire dans la réflexion sur les formes de "l'antiracisme". Sur le plan théorique, la critique féministe du différentialisme et du naturalisme, l'analyse de l'articulation entre universalisme et singularité, rejoint, éclaire et est éclairée par des analyses, controverses et tensions similaires dans tous les autres mouvements "minoritaires".

Je pense profondément, de plus, que les questions générales, permanentes, historiques, éthiques et de mémoire, interpellent toujours *dans le présent*: comment empêcher le génocide au Rwanda ou "l'épuration ethnique" en Yougoslavie de "rencontrer" l'extermination des Juifs d'Europe? Sans banaliser ni relativiser, car chaque événement a sa singularité (par définition, sinon ce ne serait pas un événement), peut-être ces "rencontres" incitent-elles à penser (car je pars du point de vue qu'on peut et doit penser les pires des crimes et des horreurs). On "se débat" avec la Shoah aujourd'hui et ici, pas comme ailleurs et à un autre moment. Comment les violences actuelles en Algérie ou en Afrique centrale ne pourraient-elles pas rencontrer la réalité et la mémoire des violences coloniales et du racisme blanc? La lutte contre l'antisémitisme, la politique du gouvernement israélien et le sionisme, qui l'instrumentalise? La lutte contre l'internement et l'expulsion des étrangers sans papiers, la mémoire et la symbolique du passé vichyste? Rencontres, collisions, absurdes, exagérées, fausses, sources d'amalgames, certes, mais qu'il faut penser précisément dans leur confusion même.

Il a été souligné ce matin, je ne peux qu'y souscrire, qu'il faut analyser l'imbrication des rapports sociaux, la transversalité des oppressions. Vichy, la colonisation, ont été cités comme des objets d'études nécessaires. On pourrait aussi analyser les mouvements sociaux dans leur dimension sexuée (le mouvement actuel des sans papiers, par exemple, ou les mouvements antiracistes et "de soutien") et faire un historique critique des pratiques et pensées féministes et des femmes face au racisme et à l'antisémitisme. Une urgence me paraît être de rassembler ce qui a déjà été fait et les expériences acquises et de proposer publiquement ce thème de réflexion et de recherches: l'ANEF est tout à fait

légitimée à en prendre l'initiative, en prévoyant, par exemple, un colloque ou une série de journées de travail dès l'année prochaine.

Lydie DOOH-BUNYA

Je suis contente d'être là avec vous cet après-midi, une femme parmi d'autres femmes.

J'arrive d'Afrique Noire. Il suffirait donc de le déclarer, d'affirmer que j'ai soixante-trois ans et que j'ai vécu le colonialisme pour que vous disposiez déjà d'un certain nombre d'éléments en ce qui me concerne. Il se trouve que je suis femme aussi. C'est là, bien entendu, un paramètre qui, vous en conviendrez, vaut son pesant d'or. Quand on est femme et noire, née sous le colonialisme, qu'on a grandi sous le colonialisme, qu'on a subi le colonialisme et tout ce qu'il implique, cela forge une personnalité. Dès l'enfance, en effet, cela crée des problèmes et ainsi de suite tout au long de la vie.

Et voici le premier de ces problèmes. Lorsque j'étais une petite fille chez moi, sous le régime colonial, les copines présentes dans cette salle et de même âge que moi, vivaient, je suppose, une autre expérience que la mienne; elles disposaient de quelques possibilités qui me faisaient totalement défaut. Avec les mêmes aptitudes à la naissance, la petite fille que j'étais n'a pas pu faire les études qu'elle aurait voulu faire, puisqu'elle était une colonisée. Je me dis alors, à tort ou à raison, que les quelques aptitudes dont Dieu m'a dotée ont été bridées, insuffisamment exploitées; que je les aurais certainement mieux exploitées si j'étais née ici, avais vécu ici, si je n'avais pas été colonisée et si j'avais été d'une autre couleur. Mieux encore, si j'avais été d'une autre couleur et de l'autre sexe. Mais je suis née noire, je suis née femme et je suis née colonisée. En conséquence, la vie que j'ai vécue, comme celle qu'ont vécue d'autres amies de même âge et de même couleur de peau que moi, sous le même régime, un peu partout en Afrique ou ailleurs dans l'empire colonial français, est totalement différente de celle de nos copines de la "métropole."

Je veux souligner ceci: ce qui a toujours régi les rapports entre le pays colonisateur et le peuple colonisé, me semble-t-il, c'est la haine et le mépris. J'ai fait une partie de mes études dans le circuit privé religieux. J'ai, de ce fait, une certaine familiarité avec la Bible. Je crois en Dieu. Malgré tout ce que, selon la Bible, Il a pu faire pleuvoir sur les femmes et sur les noir(e)s, je crois en Lui. Il m'expliquera sans doute le fin mot de cette histoire lorsque nous nous reverrons.

Cette familiarité avec la Bible m'a amenée à certaines réflexions. L'une d'elles concerne l'antisémitisme et l'autre le racisme pur et simple, à supposer que le racisme puisse être et pur et simple. Quand j'étais petite, on m'a appris que Jésus, "le petit Jésus" dont se nourrit l'imagerie des jeunes chrétiens surtout catholiques, que Jésus, dis-je, était juif. On m'a aussi appris que Jésus avait été tué par d'autres juifs, ses frères. Mais ce sur quoi a insisté mon catéchisme protestant, c'est que Jésus a dit, à l'instant extrême, s'adressant à Dieu et parlant des juifs: "Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font". Dès cet instant

donc, il avait déjà pardonné à ses frères qu'il aimait, car il détenait, lui, tous les éléments d'appréciation pour juger. Et toute sa vie, il avait recommandé à celles et ceux qui le suivaient et l'avaient choisi pour maître: "Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés".

A aucun moment, ni dans mes lectures, ni dans d'autres circonstances, je n'ai rencontré un seul verset biblique dans lequel Jésus aurait enjoint à quiconque de le venger. "Je fais de vous mes vengeurs et je vous désigne les coupables. Sévissez!" De toute façon, Jésus est ressuscité! Il est vivant! A quoi cela rime-t-il de venger la mort de quelqu'un qui est vivant? A moins que l'on ne prêche ce à quoi l'on ne croit pas? Ce qui serait plutôt ennuyeux, ne pensez-vous pas? C'est pourquoi je n'arriverai jamais à comprendre ceux qui se sont érigés en maîtres du monde, vengeurs de j'ignore quoi, chevaliers de je ne sais quoi pour s'abattre comme des sauterelles ou d'autres fléaux sur le peuple juif et "le punir, pour venger Jésus". Mais c'est peut-être la compréhension de ces fléaux, du "Aimez-vous les uns les autres". Quand et où aurait-il proclamé: "Aimez-vous les uns les autres! A l'exception des juifs! Ceux-ci, haïssez-les au contraire, en mémoire de moi!" Insensé, non?

Ces mêmes prétendus gardiens de l'on ignore quoi se sont aussi abattus sur les noir(e)s. Ils ont codifié le racisme anti-noirs, anti-arabes, anti-Roms (Tziganes), etc. Ils ont pris la Bible et su y trouver des passages en faveur de leur cause inique et infâme: se donner des droits sur d'autres peuples et nuire au reste de l'humanité. Écoutez un pape, soi-disant représentant de Dieu sur terre, Nicolas V, je crois: "Les infidèles et autres ennemis du Christ doivent être réduits en un perpétuel esclavage." Les "infidèles et autres ennemis", parce qu'à partir du moment où on n'est pas chrétien, on est prétendu infidèle par ces fanatiques là, on est forcément ennemi du Christ. Infidèles et autres ennemis du Christ. Réduits en un perpétuel esclavage. Selon un autre pape, Alexandre VI Borgia, je pense: "La terre appartient au Christ et tous ceux qui ne sont pas chrétiens n'ont pas le droit de posséder la moindre parcelle de la terre."

Voilà comment ces deux personnes, avec leurs deux bulles, leur manière de faire des scoops à l'époque, ont orchestré la mise à feu et à sang de l'univers, mis en place les éléments et instruments pour, calmement, impunément, spolier, voler, esclavager à loisir et à perpétuité, massacrer sans état d'âme. Ils se présentaient au monde alors connu en qualité de bras droits du Christ, dont ils devaient propager l'Évangile, un message d'amour. En pervertissant ce message: "Aimez-vous les uns les autres" et en faisant: "Que l'être humain devienne un loup pour les autres êtres humains", nous savons à quoi ont conduit et continuent de conduire leurs idéologies de tueurs. Il n'est pas besoin de répéter tout ce qui s'est passé au cours de l'histoire. Je n'hésite tout de même pas à rappeler le poids, le très lourd poids supporté par les populations non blanches par suite des idéologies instaurées et professées par ces deux papes-là. Les Amérindien(ne)s et les noir(e)s d'Afrique, aujourd'hui encore, n'ont pas digéré leurs traumatismes,

d'autant plus que rien n'a fondamentalement changé, au contraire, que les bourreaux sont toujours vivants et prospères. Pire, leur champ d'expérience s'est agrandi. Leurs engins à semer la mort se sont perfectionnés. Leur attirail s'est enrichi. Alléluia! Leurs méthodes de destruction sont de plus en plus sophistiquées, les guerres et notamment la deuxième guerre mondiale, l'ont bruyamment prouvé. Hosanna! Avant, pour eux, seuls les peuples dits "de couleur" ne faisaient pas partie de l'humanité, mais au mieux représentaient seulement la lie de cette humanité. Aujourd'hui, nous ont rejoints les pauvres du reste de la planète.

Cela avait commencé avec l'un des plus grands bandits que la terre ait jamais engendrés, un quidam du nom de Christophe Colomb. Oui, pour moi, ce type fut un bandit et un bandit des grands chemins ou des hautes mers, si l'on préfère. On connaît les exploits de ce brigand, de ce tueur hors pair.

Il y a quelques années, l'on fêta en grande pompe, dans les pays riches, le 500^{ème} anniversaire de la "découverte" de l'Amérique. Cette "découverte", la mémoire du plus petit des Amérindien(ne)s, même de ce siècle-ci, en garde des stigmates indélébiles. Pour elles, pour eux, l'arrivée de Christophe Colomb ne devait certainement pas être une fête. Ce fut au contraire le début du cauchemar, du malheur et ce n'est pas fini. Et cet anniversaire, mon Dieu, cet anniversaire! Mais qui pensa à eux? Qui se préoccupa de leur amertume, de leurs sentiments? Se retrouver, au XX^e siècle, parqués dans des réserves tels des animaux et servir d'attraction aux touristes, n'est certainement ni le bonheur, ni l'idéal, encore moins le paradis promis par les bons prédicateurs, n'est-ce pas? Je persiste et signe, Christophe Colomb et tous ses acolytes, contemporains ou postérieurs furent des brigands, des voleurs, des pillards et des tueurs. Et peu me chaut que cette déclaration indispose ou déplaie à certains.

Aussi, ma position en face de tout cela, est-elle le refus. C'est le refus pur et simple, le refus catégorique, total. Je refuse l'idée qu'il puisse se trouver quelque part où que ce soit dans le monde, des individus catalogués supérieurs et supposés diriger l'univers tout entier; des individus devant lesquels le reste du monde doit s'incliner. Je refuse. Je ne me sens ni supérieure, ni inférieure à quiconque du fait de son sexe et du mien, du fait de sa couleur de peau ou de la mienne. Ni en tant que femme, ni en tant qu'être humain né de couleur noire. Supérieure à personne, inférieure à personne.

Alors, si jamais il y avait des gens pour croire, parce qu'ils seraient de telle couleur de peau ou tel sexe qu'ils seraient meilleurs que d'autres, pour moi, ils perdent leur temps et leur énergie. Je trouverais cela tellement dérisoire si cela n'engendrait pas tant de drames et de tragédies. S'agissant du racisme en général et de l'anti-négrisme en particulier, je dois parler aussi des rapports entre les pays et des rapports entre les gens. Entendons par là d'une part, des rapports entre la France et l'Afrique, des rapports entre des Français et les Africains. Pour

moi, la France et l'Afrique représentent un couple infernal dans lequel l'un(e) estime que tout lui est dû. Dans un couple normal, chacun(e) donne et reçoit. Quand on s'aime vraiment, c'est ainsi que cela se passe, n'est-ce pas? Dans le couple France/Afrique, c'est surtout l'Afrique qui doit donner et la France recevoir comme un dû ce que lui donne l'Afrique. Pourquoi? Allez savoir!

Un dû, les dizaines sinon les centaines de milliers d'Africains de la guerre 14-18 dans les rangs de la France. Un dû, d'autres centaines de milliers d'Africains morts pendant la guerre 39-45. Un dû, les morts de la guerre d'Indochine. Un dû, ceux de la guerre d'Algérie, le comble, des Africains contre d'autres Africains! Un dû, l'effort de guerre imposé à l'Afrique pour que subsiste la "métropole". Un dû enfin et je m'arrête là, l'amour incroyable que vouent à la France les Africains. Inexplicablement. Pour que cela marche bien dans un couple, il faut qu'il y ait des échanges équitables. C'est ce qui crée l'harmonie.

Tout se passe comme si, sur la planète où nous vivons, tout le monde avait accepté sans état d'âme et une fois pour toutes, comme dans un organisme malade qui essaie de se défendre contre des assaillants de toute nature, y compris ceux qu'il sécrète lui-même, que l'Afrique soit l'abcès du monde, le point par lequel s'écoule le pus en continu. Le résultat est là. L'Afrique est devenue de manière tacite l'abcès du monde. Quand ça ne va pas quelque part, c'est elle qui saigne, Alors, on envoie quelques humanitaires. Ils débarquent là-bas, avec leur matériel. Ils s'agitent, posent quelques cautères sur quelques jambes de bois. Ils s'en retournent, satisfaits, contents d'eux. Et tout le monde est très content. Cela donne bonne conscience aux bonnes âmes. "Les humanitaires sont partis. Ils ont bien travaillé." Etc. Et on attend la prochaine explosion, le prochain cataclysme. Vous connaissez la liste comme moi, Éthiopie, Somalie, Rwanda, Soudan, Congo, etc. Oui, l'Afrique saigne en continu.

Quelles sont mes stratégies? En France, il y a la France et puis il y a les Français. Parmi les Français, il y a les ami(e)s et il y a les autres. Les stratégies pour nous, c'est le travail que nous pouvons accomplir avec nos ami(e)s. Je rappelle à tout le monde, malgré tout ce qui pourrait se dire par ailleurs, que pour beaucoup d'Africain(e)s, pour beaucoup de ces personnes dites immigrées, le mouvement créé autour des sans papiers a été un réconfort. Nous nous sommes dit: "Nous avons des ami(e)s ici." Et je peux vous l'affirmer, c'est agréable, c'est salutaire, c'est même vital de pouvoir se dire: "Nous avons des amis". J'avais encore beaucoup à dire.

Avant-hier, j'ai reçu un appel que mes enfants ont intercepté. Je n'étais pas à mon association et j'avais fait le transfert d'appel vers chez moi. Et un de mes fils a reçu l'appel suivant: "Est-ce que l'association de votre mère est légale? Est-ce que tout ce qu'elle fait est légal?" Mon fils a raccroché. Mais, la personne n'était pas satisfaite, elle a rappelé: "Est-ce que votre mère et son association ont le droit d'être sur Internet? Je vous conseille de tout arrêter. J'ai les moyens de vous contraindre à tout cesser. "Ce type a pris pour une offense personnelle

qu'un mouvement de femmes noires puisse être sur Internet. "Vous êtes grillés", a-t-il poursuivi. "Sachez que toute votre famille est grillée. Je sais comment procéder. J'ai l'habitude. Est-ce que vous avez assez d'argent pour soutenir un procès de longue haleine? Vous êtes perdus. Abandonnez, j'ai l'habitude de ces choses-là". Voilà à quoi nous sommes soumis(e)s, tous les jours que Dieu fait. Cela, c'était avant-hier. Je vous aurais dit bien d'autres choses encore, mais j'ai largement dépassé mon temps. Lorsque les gens disent de moi: "Elle exagère", ils se trompent. Ils ne connaissent pas ma vie, notre vie, puisqu'ils ne la vivent pas avec nous. Ils peuvent seulement imaginer; vous pouvez seulement imaginer et compatir. Non, mes amies, ni moi, ni mes frères et sœurs dits de race n'exagérons. Vous ne connaissez pas la moitié du quart du dixième de ce que nous devons endurer, parfois avaler des conteneurs de couleuvres pour pouvoir continuer. Mais nous continuerons, malgré les rodomontades de ceux qui nous menacent, nous enjoignent de tout cesser. Ils croient sans doute nous faire peur. Ils se trompent de cible. Ils perdent leur temps. Nous continuerons, avec la solidarité et la collaboration de nos ami(e)s.

Quant à mes alliances, c'est simple, c'est le mouvement féministe d'une part, mes frères dits de race, ouverts aux problèmes des femmes et tous les individus, quel que soit leur sexe, dès l'instant où ils musellent leur virilisme pour laisser place à leur humanité, tous ceux en définitive qui se battent contre toutes les discriminations, toutes les formes de racisme et de sexisme.

Chérifa BENABDESSADOK

Ma connaissance de la xénophobie et du racisme est assez éclectique. J'y travaille au quotidien mais ce travail ne me permet pas de prendre le temps de l'analyse systématique. Aussi, j'ai choisi de vous raconter quelques "anecdotes" personnelles.

Il y a exactement trente ans, j'ai été une des deux protagonistes de l'effet inattendu d'un discours de propagande. Ma mère adoptive et moi regardions les informations télévisées. C'était la guerre des Six jours. La guerre était finie. La télévision montrait un groupe de danseurs israéliens en voyage à Paris. Je les vois encore, jeunes, beaux, épanouis, descendant la passerelle de l'avion. Parmi les danseurs interviewés, une jeune femme arabe. Je la regardais, fascinée, m'identifiant à sa beauté et surtout à sa liberté. Ma mère, qui avait suivi la guerre dans l'angoisse et la colère, lui adressa quelques injures, l'assimilant bien sûr à une prostituée, puis ce furent des injures antisémites. Les vociférations de ma mère m'avaient sortie de mon rêve. J'avais quatorze ans, je ne sortais jamais, j'étais très gentille avec ma mère dont j'étais la seule fille; mon frère adoptif fréquentait assidûment les maisons de correction. Je n'ai pas toléré qu'elle renverse avant tant de laideur le rêve dans lequel je me mouvais. Et il se produisit quelque chose d'invraisemblable et surtout d'inédit dans mes rapports avec elle. Je lui criais: oui, les juifs sont mieux que vous (sous-entendu: les arabes). Tout était inédit: le ton et le contenu. Je n'avais pas l'habitude de la contredire et encore moins d'élever la voix. Ma mère devint furieuse, elle se mit à tenter de me frapper, nous courrions comme des folles autour de la table, laquelle finit par tomber. Nous venions de vivre le premier psychodrame qui aboutit, trois ans plus tard, à notre séparation, définitive.

J'ai pensé à vous raconter cette anecdote parce qu'elle me semble représentative des ingrédients qui nourrissent à la fois la xénophobie et l'oppression d'une femme (par une femme en l'occurrence). Plusieurs caractères cumulés faisaient de mes parents des conservateurs: pauvreté matérielle, indigence culturelle, antisémitisme culturel (ou cultuel), ignorance politique, développement séparé des filles et des garçons. Le garçon avait naturellement des droits qui nous étaient naturellement refusés. J'ai toujours aimé raconter cette anecdote à mes intimes car elle illustre bien comment un discours de propagande entraîne un acte de rébellion et de liberté. J'aime aussi cette histoire parce qu'elle marque une sorte de point zéro de mon combat individuel pour mon autonomie. Je ne l'avais jamais racontée publiquement, probablement par peur de renforcer d'autres préjugés tels que "les arabes sont antisémites ou misogynes".

Ce fut donc le point de départ de plusieurs années de lutte pour continuer mes études, pour avoir quelques loisirs, pour pouvoir me couper les cheveux, pour ne plus me teindre les mains de henné lors des fêtes musulmanes, pour vivre comme les autres jeunes filles, pour conquérir le droit de ressembler aux

autres. Ironie du sort ou logique profonde, je travaille pour un journal qui s'appelle *Différences*.

J'ai aussi fait l'expérience du racisme anti-noir en Algérie et des préjugés français à l'égard des Algériens ou descendants d'Algériens. Il y a simplement quelques années, on me félicitait de bien parler le français, tout en sachant que je suis née en France et que j'y ai poursuivi une partie de mes études.

Et puis, il y a constamment cette mise en demeure de répondre de la communauté à laquelle on est censé appartenir. Ce fut notamment le cas durant la guerre du golfe: combien de journalistes sont allés filmer les "beurs", créant progressivement chez eux le réflexe du slogan "Vive Saddam" qui garantissait le passage à la télévision? Régulièrement et provenant de gens bien attentionnés, on se tourne systématiquement vers moi pour évoquer les "femmes arabes", "le travail arabe" ou "la bonbonne de gaz". Il y a quelques mois, j'étais invitée chez un couple d'amis que j'aime beaucoup quand une personne de l'assemblée m'a interrogée sur le matériau utilisé dans les écoles coraniques pour transcrire les versets du Coran sur les ardoises. Et le maître de maison, un antiraciste convaincu, a répondu à ma place: "Avec le sang des prêtres". Je suis restée pétrifiée, sans un mot.

Il y a quelques années, j'ai découvert la Shoah. Non pas que je ne connaissais pas le fait lui-même, mais j'ai décidé de l'étudier. J'ai lu des livres, j'ai vu des films, j'ai rencontré des auteurs, notamment Léon Poliakov. J'ai étudié plusieurs livres de Poliakov, j'ai découvert une personnalité qui m'a beaucoup intriguée: un ouvrier de l'histoire, obsédé par un antisémitisme dont il n'a pris conscience que durant la guerre. Cet historien, qui a passé sa vie à tenter de répondre à la question: "Pourquoi ont-ils voulu me tuer?", est un homme ouvert et dialecticien. Mais il se refuse à toute concession sur un seul sujet: Israël. Je suis bien obligée d'admettre qu'il a tort mais "j'entends" le mécanisme de sa fixation psychologique. Je suis aussi obligée de constater que ce comportement me renvoie, par un étrange paradoxe, à ma révolte adolescente contre l'antisémitisme de ma mère.

Peu à peu, il me semble revenir à la case départ. Je m'explique.

Les menaces qui ont pesé sur moi durant toute mon adolescence, avant ma fugue définitive, me paraissent revenir avec plus d'ampleur. Les islamistes algériens ne se contentent pas de reléguer les femmes au foyer, ils les violent, les tuent, les découpent en morceaux qu'ils exposent. Leurs méthodes d'assassinant révèlent une infernale haine du corps, du corps des hommes et des femmes. Tuer ne leur suffit pas, ils ont besoin de s'acharner sur les corps sans vie. De ce point de vue-là, leur méthode est radicalement inverse de celle des nazis qui avaient trouvé la méthode industrielle la plus propre, qui ne laisse pas de trace.

L'obsession que nourrissaient mes parents à l'égard de ma virginité et qui les autorisait à vouloir construire ma vie à ma place a peut-être quelque chose à voir avec l'acharnement criminel et sadique des islamistes algériens sur les corps de leurs victimes. Je dis cela parce que je le pense mais je crains que cette proposition donne lieu aux dérives habituelles ("les" musulmans seraient d'affreux sadiques), avec lesquelles je ne peux pas être d'accord tout en pensant que toutes les religions participent de la volonté de maîtriser la sexualité des individus. Elles cherchent toujours à contrôler la vie des corps.

La presse et les médias ne soulignent pas assez le caractère fondamentalement raciste et antisémite de l'islamisme radical. Et, de ce point de vue-là, extrême-droite française et islamisme se rejoignent. L'extrême-droite française se distingue par sa dénonciation du "complot judéo-socialo-maçonnique" ou de "l'Internationale juive" tandis que le FIS et ses activistes n'ont pas cessé, lorsqu'ils étaient légaux, d'accuser à longueur de prêche "l'Internationale de l'athéisme" et la maîtrise des médias par les juifs. Je voudrais aussi rappeler qu'au moment des élections algériennes de 1990, le journal *Minute* a fait en ces termes campagne pour le Front islamique du salut: "Pas une voix ne doit manquer au FIS (...). Une république islamiste en Algérie, c'est un pays de plus qui tourne le dos à la civilisation Benetton, c'est la victoire de la djellaba nationale contre le jean cosmopolite." Etc.

Mon corps n'est pas en danger parce que je vis en France. Mais ici aussi, la menace est réelle. Je ne peux pas ne pas penser, même si la raison et l'espoir l'emportent, à ce que je deviendrais en tant que femme et en tant qu'Arabe si, à la faveur d'une catastrophe, les Français devenus fous envoyaient le Front national au pouvoir.

Gail PHETERSON

Introduction

Je suis toujours un peu gênée lorsque l'on me demande de représenter les États-Unis puisque ça fait vingt ans que je n'y habite plus (j'ai passé quinze ans aux Pays-Bas et maintenant je vis en France).

Néanmoins, je suis née aux USA, j'y ai fait toutes mes études et c'est là-bas, au sein du mouvement des femmes et de l'université que j'ai eu ma première prise de conscience féministe, un pied dans mon New York natal et l'autre dans le sable de la Californie. Je continue à y retourner souvent, je garde le contact avec des amies et des collègues qui y sont toujours et j'assiste aux colloques et aux débats anglo-saxons. Bref, le féminisme à l'américaine continue à être pour moi une des couches fondatrices de mon propre féminisme.

Mais qu'est donc cette couche fondatrice constituée par le féminisme à l'américaine? Je dirais que la lutte contre le sexisme aux États-Unis possède une longue histoire de coalitions et de conflits entre femmes, divisées par le racisme, le classisme, l'antisémitisme et la lesbophobie. L'histoire des intersections politiques entre la lutte des femmes contre le racisme (en commençant par leur lutte pour l'abolition de l'esclavage) et la lutte contre le sexisme (en commençant par le mouvement pour le suffrage universel ou bien encore, pour certaines, le suffrage de tous les blancs, y compris les femmes blanches — *sic*), ces intersections dessinent la grille historique et sociologique du féminisme aux États-Unis.

J'aimerais me concentrer sur le féminisme contemporain, celui des années soixante-dix où les femmes de couleur (pour reprendre une des désignations de l'époque) étaient très sous-représentées dans le mouvement féministe, presque absentes, c'est-à-dire exclues. A la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts, les féministes de couleur se mobilisèrent au sein du mouvement et dans le milieu des études féministes. Elles montrèrent comment le racisme façonne les attaques sexistes contre les femmes, faisant des femmes blanches non seulement des cibles et des complices du sexisme mais également des auteurs et des complices du racisme.

Au cours des années quatre-vingts, les féministes juives commencèrent à mettre en évidence l'antisémitisme dans le mouvement, inspirées en cela par la lutte des femmes noires contre le racisme.

J'aimerais faire ici deux remarques à propos des désignations dites particularistes et une autre à propos des listes de termes en "ismes" (racisme, antisémitisme, mais également classisme, ethnocentrisme, hétérosexisme, agisme, pour n'en citer que quelques-uns).

Si j'utilise des désignations particulières — femmes de couleur, femmes noires, femmes blanches, femmes juives — ce n'est pas parce que je suis

attachée à une analyse identitaire des développements, mais plutôt parce que c'est le constat politique de la nécessité pour les groupes subordonnés de se défendre contre ce qui est devenu intolérable. Si, plus tard, la logique de résistance aux États-Unis est formulée en termes d'identité plutôt qu'en termes de pouvoir et de domination — par certaines, mais certainement pas par toutes — cela ne change en rien la présence insidieuse — également parmi les féministes — du racisme et de l'antisémitisme ayant pour cible des femmes particulières.

Aux Pays-Bas, le fait de nommer des groupes particuliers n'est pas une démarche problématique mais, comme je l'ai élaboré ailleurs, cela n'a pas la même signification de protestation qu'aux États-Unis. Aux Pays-Bas, l'organisation sociale et politique est justement fondée explicitement sur les "piliers" divers de groupes comme les protestants, les catholiques, les juifs, les humanistes et plus tard les homosexuels ou les femmes. Ces piliers sont aussi bien dominants que subordonnés, ce qui est rarement le cas aux États-Unis, où les identités sont presque toujours attachées aux revendications des groupes subordonnés.

Outre les désignations de religion, de couleur ou d'ethnicité, il existe une autre désignation, souvent considérée en France comme inacceptablement particulariste, celle de lesbienne. Or les lesbiennes féministes, parmi les femmes de couleur et les juives, c'est-à-dire les femmes sans autre issue politique qu'un mouvement solidaire de femmes, continuent à être des figures centrales de la mobilisation et persistent, en tant que lesbiennes, à prendre en main le combat féministe. Ce sont elles (les lesbiennes féministes) qui insistent pour que le féminisme soit un mouvement contre l'exclusion, la déformation intellectuelle, les préjugés sociaux, les privilèges de classe et de race, les privilèges liés à l'antisémitisme, à la xénophobie *et cetera*. Oui, ce trop fameux *et cetera* qui recouvre les préjugés contre les femmes malentendantes, celles qui sortent de prison ou celle dont les parents sont alcooliques, homosexuels ou bien schizophrènes, bref cette liste qui fait dresser les cheveux sur la tête des Français... et des Américains conservateurs.

Cette liste est le reflet d'une conscience féministe fortement américaine, une conscience de l'intersection des oppressions qui déterminent la vie quotidienne des femmes. Toute femme est vulnérable au sexisme, mais les attributions qui lui sont concédées, à savoir "quelle sorte de femme" qui "appartient" à quel homme (elle: une sorte, lui: un individu, sauf s'il est de la "sorte" noire, immigrée, homosexuelle), tout cela détermine la qualité et le degré d'éventuels abus, d'exploitation, de soumission requise et de punition pour transgression.

Alors de quoi peut bien avoir l'air le racisme et l'antisémitisme au sein du mouvement féministe selon les expériences et les analyses américaines? Quelle est leur influence sur notre projet politique et quoi faire?

Bien sûr, il existe des spécificités historiques et culturelles dans les manières dont s'exprime l'oppression et dans ce qu'elles impliquent, mais je pense que les différences entre pays sont moins importantes au niveau des mécanismes racistes et antisémites qu'au niveau des réponses à la question "quoi faire?" C'est là où la méthode américaine sert de modèle aux Pays-Bas et sert d'anti-modèle par excellence en France, y compris pour les féministes.

Mais tout d'abord, avant ce "quoi faire?" j'aimerais passer en revue, très très brièvement, trois catégories de mécanismes du racisme et trois catégories de l'antisémitisme qui s'expriment au sein de notre mouvement et des études féministes.

Racisme

- *Exclusion* des femmes de couleur/immigrées/femmes cibles du racisme, peu importe leur couleur, dans le mouvement de base et dans le milieu des études féministes, exclusion ou absence, ce qui revient au même, parce qu'antiracisme veut dire aller contre, **opposer** à l'histoire discriminatoire. C'est un engagement actif pour changer le statu quo, ce qui suppose que l'absence n'est pas arbitraire mais structurelle. Ne rien faire dans un système raciste implique être complice.
- *Distorsion intellectuelle et scientifique* dans les recherches et les théories féministes à cause de la présomption d'homogénéité parmi les femmes (notamment la supposition que toutes les femmes sont "blanches"). On en arrive alors à un schéma (à la Claire Michard) où l'être humain générique est l'homme blanc; où l'être particulier de sexe féminin est la femme blanche; et où l'être particulier de sexe masculin est l'homme noir. Où se trouve donc la femme noire? Elle est justement invisible, sauf lorsqu'elle résiste. Les conséquences de ces asymétries conceptuelles au niveau matériel, social et institutionnel font l'objet de nombreux travaux aux États-Unis. Un des premiers textes des féministes de couleur — très connu là-bas — est intitulé: "All the Women are White, All the Blacks are Men, But Some of Us are Brave". [Toutes les femmes sont blanches, tous les noirs sont des hommes, mais certaines d'entre nous sont courageuses]. Les courageuses occupent la position d'opprimées invisibles; elles ne sont vues ni comme représentatives des femmes, ni comme représentatives des noirs.

C'est cette dynamique-là qui a rendu Anita Hill si transgressive et inacceptable en tant que représentative des femmes ou des Africains-Américains. C'est le travail d'alliance entre les femmes aux États-Unis ces vingt dernières années qui lui a permis d'obtenir un grand soutien, mais pas assez malheureusement pour gagner.

- *Des insultes quotidiennes, plus ou moins subtiles*: mécanisme de découragement, de déstabilisation, d'isolement, d'invalidation, etc. Surprise face à l'intelligence, la connaissance et l'expérience des femmes noires ou immigrées, les constantes du racisme dit banal. Mais oui, aussi parmi les féministes, celles

qui sont des cibles ont de nombreuses histoires à raconter et elles le font d'ailleurs régulièrement aux États-Unis et aux Pays-Bas au sein du mouvement féministe. Ici, en France, peu de place est faite pour la communication qui s'adresse aux femmes dominantes. Cette journée ouvre un peu la porte.

Deux citations prises dans les pages des travaux classiques des écrivaines féministes de couleur que vous connaissez peut-être: Cherrie Moraga (1980-1981, pp.18-19) une des rédactrices du livre collectif *This Bridge Called my Back* (*Ce pont qui s'appelle mon dos*)

Our strategy is how to cope — how we measure and weigh what is to be said and when, what is to be done and how, and to whom and to whom and to whom, daily deciding/risking who is it we can call an ally, call a friend(...) We are women without a line. We are women who contradict each other.

[Notre stratégie est de savoir comment faire face — comment nous mesurons et pesons ce qui doit être dit et quand, ce qui doit être fait et de quelle manière et à qui et à qui et à qui, décider/prendre le risque chaque jour de choisir celui ou celle que nous pouvons appeler allié(e), appeler ami(e)(...) Nous sommes des femmes sans ligne politique. Nous sommes des femmes qui nous contredisons entre nous.]

I had decided never again to speak to white women about racism. I felt it was wasted energy because of destructive guilt and defensiveness(...) But I would like not to destroy you in my consciousness, not to have to. So as a sister Hag, I ask you to speak to my perceptions.

[J'étais décidée à ne plus jamais parler à des femmes blanches sur le racisme. Je sentais que je gaspillais mon énergie à cause de leur sentiment de culpabilité destructeur et de leur position défensive(...) Mais j'aimerais ne pas vous détruire dans ma conscience, ne pas avoir à le faire. Alors, en tant que sœur sorcière, je vous demande de parler à mes perceptions.]

Venons-en aux mécanismes de l'antisémitisme.

Antisémitisme

- Dénier de l'antisémitisme.
- Stéréotypes de juives.
- Blâmer les juives pour ce qui ne va pas, les accuser de gêner ce qui, sans elles, se déroulerait "normalement".

Je vais explorer une tendance centrale qui unit tous ces mécanismes.

Nous avons toute latitude pour discuter de l'antisémitisme dans l'histoire — dans l'extrême-droite ou encore en Allemagne (et même là ce n'est pas évident) mais pas comme une dynamique qui joue au sein du féminisme et parmi les féministes. C'est ce que Liliane Kandel a dit ce matin.

Les accusations arrivent régulièrement contre les juives. Elles exagèrent ou bien encore elles sont accusées d'exagérer un incident vu comme négligeable ou encore elles sont accusées d'exagérer lorsqu'elles mentionnent la Shoah dans un contexte rien moins que catastrophique. Génocide, ça compte, oui, mais c'est trop lourd et c'est hors-sujet.

Une remarque antisémite — une remarque banale — ce n'est pas assez sérieux pour en faire un plat, c'est trop léger pour que ça compte.

Alors, parler d'antisémitisme ou ça gêne les sensibilités ou ça dérange une procédure bien en route pour les non-juives. L'accusation sonne parfois comme si c'était les juives elles-mêmes qui gênaient les sensibilités, les juives elles-mêmes qui dérangeaient.

Une femme qui avait compris que j'étais juive m'a dit — en toute sincérité — que c'était tellement dommage qu'elle soit au courant, parce que cette information avait pour elle le poids d'une fatalité. Message: "Ne vous montrez pas comme juive, de toute façon nous le savons déjà." C'est le fait qu'elle ne le savait pas qui a rendu cette femme déçue, sincère.

Pour en revenir aux exagérations des juives: "Elles exagèrent — elles sont une exagération dans leur être même." Parfois, cela semble plus acceptable d'accuser une femme juive d'exagérer que d'accuser une non-juive d'antisémitisme; peut-on dire que c'est plus acceptable d'être antisémite que d'être visible comme juive?

A propos de ces exagérations. Nous savons que les stéréotypes sont souvent liés aux réalités sociologiques. Eh oui, les juifs peuvent penser en termes catastrophiques; rien de surprenant si elles ou ils s'inquiètent du pire. Mais, qu'est-ce qu'une exagération? Les femmes, elles aussi, sont souvent accusées d'exagérer quand elles rapportent un événement sexiste. Exagérer, accentuer, ajouter un peu pour faire comprendre, pour imaginer ce qui peut arriver ou pour exposer ce qu'on ne voit pas sans gratter mais dont on sait que c'est là. Il y a une expression juive bien connue: "Gratte un goy (non-juif) ou une schikse (féminin de goy) et tu trouves un antisémite".

Ce qui m'amène au dernier point sur le "quoi faire?" contre le racisme et l'antisémitisme au sein du féminisme, sur le "quoi faire" non seulement en tant que gratteur/gratteuse — les vigiles, les cibles en danger — mais aussi et surtout comme grattées — à partir de notre position dominante.

Comme je l'ai déjà dit: la méthode d'intervention américaine est un modèle culturel très confortable aux Pays-Bas (pays ultra-communautariste) et l'anti-modèle par excellence en France (pays avec le concept du soi le plus républicain qui soit peut-être au monde).

Rapidement, voici les deux éléments centraux d'analyse et d'intervention à l'américaine avec lesquels les Pays-Bas sont tout à fait à l'aise et auxquels la France est allergique (ça gratte en France).

- Les revendications sont particularistes. En France, on prend une position politique à partir des réflexions, pas à partir des expériences ou à partir d'une *situation sociale*, au moins en principe. Or les féministes, y compris en France, n'ont rien contre l'organisation en tant que groupe subordonné. Mais...(on peut discuter)..., est-ce qu'elles refusent en principe une analyse en termes d'intersection des oppressions dans le fonctionnement du sexisme ou les femmes, les féministes aussi, se trouvent entre elles dans un rapport social de pouvoir? Si elles ne refusent pas cette analyse, quoi faire avec les bagages de domination au sein de notre mouvement?
- Aux États-Unis, on se remet en question; on suppose que l'anti-racisme et l'antisémitisme exigent une formation, une confrontation dirigée. On constitue des groupes de conscience "unlearning [défaire] racism[e]", "unlearning [défaire] anti-Semitism[e]", groupes de femmes blanches contre le racisme; on organise des dialogues, etc. Les Néerlandaises adorent organiser des groupes, il existe des groupes sociaux pour tout, des centres de conférences partout. Alors, aux États-Unis on fait des efforts considérables pour remédier à l'absence, à l'exclusion structurelle du pouvoir des groupes subordonnés, on essaie de placer le fardeau sur les dominants, de changer leur psychologie et les comportements qu'ils justifient. Et puis, on est accusé d'être "politically correct", c'est-à-dire ridicule, par les conservateurs américains et par les Français parce qu'on gêne le statu quo avec nos alliances de gêneuses, d'empêcheuses de tourner en rond, de gratteuses. Les groupes et les dialogues commencent avec la supposition que tout le monde a intériorisé le racisme et l'antisémitisme. Si nous, les juives, nous avons intériorisé la peur du désastre, les non-juives, elles aussi, ont intériorisé les corollaires de leur histoire: c'est la raison pour laquelle leur antisémitisme n'est pas surprenant, ce n'est pas leurs attitudes qui sont le mal absolu. Le problème maintenant pour nous, c'est moins l'existence de cet héritage cruel que l'attitude d'auto-défense contre le changement.

On peut dire que les féministes américaines ont essayé — avec un certain succès — de rendre inacceptable cette auto-défense des dominants. "I'm not a racist" ["Je ne suis pas raciste"] n'est plus une réponse adéquate aux accusations parce qu'elle oblige les subordonnés à prouver, à s'expliquer, à changer.

Bien sûr, le système américain souffre de nombreuses distorsions et de détournements idéologiques. Sur le plan du "quoi faire?" si on imagine un continuum de réponse: on peut voir, à gauche, toutes les distorsions "PC" [politically correct] aux États-Unis, une ligne tordue et on peut voir, à droite, des défenses rigides en France, une ligne droite et ferme, les Pays-Bas construisant plutôt des piliers corrects et stables au milieu.

LE DÉBAT

Françoise PICQ

Présidente de l'ANEF

Je remercie les participantes de la table ronde pour leurs interventions et je vous propose d'apporter vos contributions et d'entamer le débat avec tous les éléments apportés par les unes et par les autres.

Françoise BASCH

Professeur émérite à Paris VII

Lors d'une soirée de préparation à cette journée, lorsque devant mon mutisme, on me demandait de m'exprimer, j'ai pu seulement dire: "Je m'occupe d'affaires juives chez les juifs, les organisations juives; d'affaires de femmes chez les féministes"; j'aurais pu ajouter: "d'affaires homo chez les homo".

Cette remarque, qui provoqua une certaine consternation, exprimait la résignation devant un compartimentage qui serait un fait de la vie, une conséquence des identités multiples et de l'incapacité de chacun à gérer ensemble plusieurs volets de l'identité et plusieurs aspects d'exclusion.

- Je voudrais dire quelques mots sur mon itinéraire dans le domaine du judaïsme car il est sensiblement différent des auteures des interventions de ce matin. Je suis issue d'une famille d'universitaires et de professions libérales (médecins, avocats) socialistes, communistes. Grands-parents: deux juifs hongrois, une juive russe et un ancêtre "bien de chez nous".

Mes parents, nés en France, me semblaient muets, quand j'étais enfant, sur leur origine juive. De par mon éducation, je fus donc coupée de toute racine: ni allusion historique, ni référence aux fêtes, petites ou grandes. "Non, Liliane Kandel, même pas Yom Kippour." Quelques traces culinaires (juives ou hongroises?) de ma grand-mère, poulet au paprika, strudel; quelques mots de yiddish par ci par là: *mechpoche*, *meshuggene*, *luftmensch*, *hutspa*³⁸ surtout que j'incarnais aux yeux de ma famille paternelle. Mais c'est aux États-Unis que je découvre une réalité juive visible, des magasins fermés le samedi, des amis "identifiés juifs" et que j'entre pour la première fois dans une synagogue, pour Yom Kippour justement.

³⁸ *mechpoche* = famille généralement élargie, connotation de tribu;

meshuggene = dingue;

luftmensch = littéralement "l'homme de l'air"; personnage classique de la littérature yiddish, rêveur incorrigible, constamment poussé vers des affaires plus mirobolantes et plus incertaines les unes que les autres;

hutspa = tendance à l'insolence et à l'arrogance

(Traductions de Liliane Kandel et Françoise Basch)

Ainsi mes parents étaient français et assimilés. Quel privilège en ces temps de xénophobie et d'antisémitisme: enfant, je n'ai pas eu à subir l'humiliation quotidienne de l'accent étranger des parents ou le cauchemar des papiers, etc. Mes parents étaient en apparence comme "tout le monde". Lorsque survint l'Occupation, nous avions des réseaux, des relations qui rendirent la fuite et la clandestinité moins difficiles que pour les juifs étrangers.

Dans cette absence de repères juifs, j'ai absorbé par osmose de solides doses d'universalisme, de laïcité, de droits de l'homme, etc. Je me vantais de mon athéisme. Je réprouvais, avec une nuance d'indignation, la remarque d'une famille juive de Denver, USA, vers 1950 à propos de leurs voisins: "They are goyim but they are OK".

- Alors? Cette identité juive, qu'est-ce qu'elle représente? D'abord les faits relatifs à la guerre. Mon cousin et mon oncle, l'un juif, l'autre non, furent déportés à Buchenwald. Mais l'un, juif, fut arrêté pour Résistance et l'autre, Alsacien, non juif, à cause des activités de résistance de son fils et de l'origine ethnique de sa femme. Ma mère, dénoncée comme résistante, belle-fille de juifs (Basch) et fille de l'un des quatre-vingts parlementaires anti-Pétain, dut passer dans la clandestinité et nous aussi. Pas bien étonnant que dans ma tête d'enfant règne une certaine confusion entre être juif et être résistant. (D'ailleurs Maurice et Pierre Halbwachs ne figurent pas sur les listes du train parti de Drancy le 31 juillet 1944.)

L'assassinat de mes grands-parents, devant lequel je restais sur le moment sans réaction, fut sans doute le déclencheur de ma prise de conscience. Mais quelle fut la motivation première des assassins, anéantir un antifasciste ou un juif? Pour des raisons multiples, communisme, idéologie laïque, le deuxième terme fut longtemps relégué au second plan ou évacué et par ma famille et par la Ligue des Droits de l'Homme.

- Mes réactions après la guerre: privée de racines, je n'en cherchais pas spécialement. Mais j'éprouvais des réactions violentes, par exemple devant les juifs qui conservaient leurs noms d'emprunt après la guerre. J'étais hypersensibilisée au racisme et à l'antisémitisme, y compris lorsque les membres de ma famille inscrits au PC applaudissaient aux procès des médecins soviétiques. Je crois que le malaise que je ressentais dans ces années devant l'engagement au PC d'une partie de ma famille provenait d'un sentiment d'appartenance aussi instinctif que non formulé.

En même temps, j'étais mal à l'aise avec les juifs "juifs". J'avais honte de mon ignorance des choses juives, de l'histoire, des fêtes, des rites. Ce n'était pas qu'un fantasme: il arrivait qu'on me reproche de ne pas assumer mon passé. Maladroitement, j'essayais d'apprendre, les cours d'histoire juive de S.W. Baron en Sorbonne, par exemple. Je constate que c'est aux États-Unis que je pris conscience d'une culture et d'un sentiment d'identité juifs bien plus vifs que dans les milieux que je fréquentais à Paris.

- Mon chemin vers une identité juive un peu plus solide, un peu moins tourmentée, passe par un travail souterrain qui m'amena à écrire la biographie de Victor Basch. Mais ces recherches, je les avais entamées plusieurs années auparavant pour un article dans *The Biographical Dictionary of Modern Peace Leaders*. Dans mes autres livres, *Journal d'une gréviste* de Theresa Malkiel et *Rebelles américaines*, je "tombais" sur des femmes juives et comme par hasard, féministes. Ma vie personnelle et mes recherches me faisaient passer beaucoup de temps aux États-Unis. A partir de 1990, ce travail sur Basch m'ancre davantage à Paris; je fréquente des groupes juifs (laïcs) et il m'arrive de m'aventurer dans une synagogue. Par le moyen de cette biographie, je tentais de retrouver mes racines et, parmi elles, l'identité juive du père de mon père et donc la mienne; de restituer le parcours d'un juif d'origine hongroise, assassiné parce que juif *et* parce que défenseur des droits de l'homme; de retrouver des propos et des actes par lesquels il revendiquait sa judaïté. A la suite de tout ce processus, j'avais un peu moins de complexes, comme si le livre me donnait une sorte de droit de cité.

Je pense qu'on trouve chez les féministes une bonne dose d'indifférence à l'égard des différentes manifestations d'antisémitisme. Or, elles sont nombreuses, comme on l'a dit ce matin. L'antisémitisme peut mener à cette rupture absolue dans l'histoire de l'humanité que fut le génocide juif. Nous devons faire preuve de vigilance absolue sur tout ce qui de près ou de loin pourrait y mener.

De l'autre côté, du côté des groupes juifs entre autres, je constate bien des signes de sexisme et d'homophobie. Quitte à faire preuve d'un utopisme ridicule, je pense que de la part des juifs, des femmes, de tous, on est en droit d'exiger la reconnaissance des droits des femmes et du libre choix sexuel. Pour ma part, je suis allergique à toute atteinte à ces droits.

Malka MARCOVICH

J'ai le sentiment de vivre aujourd'hui dans une époque de morcellement des idées et des causes. Dans certains lieux, cette complaisance permet de camoufler ce qui relie les luttes contre les violences. Au nom de la liberté et de l'émancipation, d'autres violences sont tuées.

Lors de la conférence de Brighton³⁹, une ancienne militante de l'ANC, Teboho Maitse, a bien montré comment le combat contre l'apartheid empêchait la dénonciation des violences que les femmes subissaient au sein même du mouvement. Dénoncer ces violences aurait été ressenti comme une trahison du groupe qui se battait contre "l'unique" et "l'ultime" oppresseur: le régime blanc.

³⁹ *Violence Against Women and Citizenship*, Brighton, 1996.

En assumant son identité culturelle, on est tenu de dénoncer ce qui dysfonctionne à l'intérieur du groupe d'appartenance. En tant que juive, j'ai cette même exigence vis-à-vis de la diaspora et d'Israël. En tant que femme, je suis solidaire de toutes celles qui, à travers le monde, se battent contre la violence faite aux femmes.

Le morcellement amène à la dissolution des combats, puis à la négation de leur légitimité. Sur le sujet de la prostitution et de la pornographie, la force des Néerlandais, chefs d'orchestre de la légalisation du proxénétisme⁴⁰, c'est d'avoir progressivement séparé la prostitution des autres formes de violences faites aux femmes, c'est de soutenir financièrement des pseudos-mouvements féministes revendiquant le statut de "travailleuses du sexe", d'avoir introduit lors de la Conférence de Pékin en 1995, le concept de "prostitution forcée", puis lors de la Conférence de la Haye en avril 1997, celui de "trafic forcé".

Lors de la Conférence de Brighton qui réunit 2 500 féministes du monde entier, une position très claire a été prise par les organisatrices⁴¹, faisant suite à une proposition de résolution⁴² de l'AVFT, l'UCTEH, la FAI, et signée de la Coalition contre le Trafic des Femmes (CATW), résolution qui soulignait que le féminisme et des positions pro-prostitution étaient antinomiques.

Il n'existe pas plusieurs prostitutions: une libre pour les femmes d'Europe et une forcée pour celles du Tiers-Monde, une violente et inadmissible pour les mineurs, et une tolérable, voir émancipatrice pour les adultes.

Gail PHETERSON

Je connais très bien les Pays-Bas. J'y ai habité pendant quinze ans et je continue à travailler en étroite collaboration avec les féministes hollandaises. En fait, je fais partie des femmes qui, dans ce pays, ont élaboré ce que Malka Marcovich appelle "la position des féministes hollandaises sur la prostitution". Voici quelques clarifications. Cette position, toujours en évolution, est le résultat d'années de dialogue entre les femmes féministes et les femmes (féministes ou non) qui travaillent comme prostituées dans différents pays. Plusieurs conférences internationales organisées par les Hollandaises pour faciliter ce dialogue ont montré la complexité du rôle de la prostitution dans la vie des

⁴⁰ Voir l'article de Marie-Victoire Louis, "Quand les Pays-Bas décriminalisent le proxénétisme", *Le Monde Diplomatique*, 8 mars 1997.

⁴¹ "We consider all of the issues discussed at this conference to be violence against women. It is unfortunately rare these days, for feminists, to have access to a conference as clear and uncompromising in its opposition to prostitution. We are glad that we have been able to give space to women here who are working against the international sex industry. We hope that it has given them strength in continuing their fight."

⁴² "Feminism and a pro-prostitution stand are mutually exclusive. It is therefore proposed that in all future international feminist meetings and networks on male violence against women, a clear anti-prostitution statement will be a prerequisite".

femmes et la confusion autour des concepts de violence, de travail, de protection, de choix et de coercition. Au début, nous, féministes, étions résistantes à l'idée que la prostitution est un travail, étant donné l'évidence des rapports sexistes des hommes et des femmes qui sont utilisées contre de l'argent pour satisfaire la demande sexuelle des hommes. Nous avons préféré considérer ces rapports comme étant plutôt de l'ordre de la violence que de l'ordre du travail. Mais en écoutant les prostituées, nous avons compris que la prostitution est une source de revenus pour les femmes, pour le meilleur ou pour le pire et que, dans ce contexte, elles sont vulnérables à la violence, comme les femmes y sont dans d'autres contextes, parfois plus et parfois moins. Quand on définit la prostitution en elle-même par la violence, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'exerce, les prostituées perdent leurs droits pour contester les actes précis de violation (c'est-à-dire les coups, la coercition, le viol, la détention, voire le meurtre) parce qu'elles sont considérées comme étant déjà maltraitées et par définition violées. Or, pour elles, l'échange économique-sexuel (pour utiliser l'expression de Paola Tabet) n'est pas par définition la violence, c'est une nécessité qui est partagée avec les femmes en général et qui est imposée par un système sexiste, d'une manière ou d'une autre. Il faut noter que, pour l'État, le crime de prostitution n'est pas non plus la violence, mais plutôt l'acte de demander de l'argent contre un acte sexuel (racolage), l'acte d'accepter de l'argent gagné au travers d'échanges économique-sexuels (proxénétisme) et l'acte de faciliter le voyage des femmes au moyen de ces échanges (traite des femmes). Les féministes néerlandaises demandent la dépénalisation de la prostitution et la reconnaissance de la prostitution comme un travail — une revendication de nombreuses prostituées dans le monde — pour légitimer les prostituées et pour leur assurer d'avoir les mêmes protections et les mêmes droits à la contestation contre la violence que d'autres personnes et aussi pour leur permettre d'avoir le droit de gagner de l'argent, de voyager et avec celles ou ceux qu'elles veulent (les amants et la famille sont les premiers à être accusés de proxénétisme).

Malka MARCOVICH

Les abolitionnistes, il est vrai, se sont arrêtés(es) à une condamnation du proxénétisme, mais ils/elles ont toujours été opposés(es) à la criminalisation des femmes prostituées. On ne peut combattre à long terme la prostitution sans que les clients soient également sanctionnés.

Non, nous ne parlons pas entre nous, nous nous battons aux côtés des survivantes⁴³ de la prostitution qui se sont engagées dans une dénonciation

⁴³ Voir l'article de Malka Marcovich, "Pour une utilisation de l'expression: 'survivantes de la prostitution' ", *Revista*, n° 26, Madrid, 1997.

politique de la torture qui leur a été faite⁴⁴. Nous nous battons pour dénoncer cette violence sexuelle qui concerne toutes les femmes, nous nous battons pour dénoncer le silence, nous nous battons pour refuser ces normes abjectes qui font du corps humain, un produit de consommation, nous nous battons pour un monde sans prostitution et sans violence sexuelle.

Gail PHETERSON

Le terme "proxénétisme" est mystificateur. Dans la loi, en France par exemple, le proxénétisme n'est pas défini en termes de violence, mais, comme je l'ai dit, en termes de profit économique à travers la prostitution des autres personnes (le plus souvent des femmes). Les éléments-clés dans la loi sont l'argent, le sexe et puis le voyage, quelles que soient les conditions de coercition, de détention ou de violence. Les prostituées exigent un statut légitime en tant que citoyennes et travailleuses, justement pour avoir accès à la protection réelle contre les abus physiques, civiques, sociaux, sexuels et policiers.

Jacqueline FELDMAN

Sociologue (CNRS)

Je veux d'abord m'excuser auprès des deux personnes dont j'ai raté les interventions parce que je suis arrivée en retard cet après-midi. Je réagis donc à ce que j'ai écouté ce matin et à ce dernier moment.

J'ai envie de répondre à la question que Liliane Kandel a posé ce matin et qui m'a beaucoup touchée. Elle parlait du silence que, en tant que juive, elle avait gardé dans le mouvement des femmes. C'était un sujet dont on ne parlait pas, en public. On en parlait éventuellement entre nous, en privé. Cela me rappelle le début du mouvement des femmes d'ailleurs, quand les lesbiennes se sont d'un seul coup révélées à nous parce qu'au début elles n'avaient pas osé, non plus, parler. Cela ne se faisait pas de dire qu'on était lesbienne et puis tout d'un coup elles se sont découvertes et on s'est rendu compte qu'on était entourées, nous les féministes, de lesbiennes. J'ai l'impression que c'est peut-être un deuxième moment ici qui arrive où, d'un seul coup, on se met à parler. Françoise Basch parle, je parle.

⁴⁴ "Je parle ici, pour toutes celles qui n'ont pas pu parler, pour toutes celles qui sont mortes dans la prostitution, toutes celles qui sont mortes d'avoir voulu parler." Norma Hotaling, survivante américaine de la prostitution, engagée dans le combat politique contre la prostitution, qui a créé une association: SAGE for and by survivors of prostitution, Conférence internationale de Brighton, novembre 1996.

Très petite, j'ai senti, j'ai fait l'expérience qu'il y avait deux choses qui allaient être particulièrement difficiles pour moi dans la société: j'étais juive et j'étais femme. Donc, pour moi, les deux sont toujours allées de pair, même si je n'ai pas mené la réflexion de la même manière et dans les mêmes moments. Je suis très contente de cette rencontre qui me permet de réunir les morceaux ensemble. C'est avec les femmes que j'ai réfléchi à ce que c'était que d'être femme dans une société d'hommes. C'est avec des femmes juives, ailleurs, que nous avons réfléchi à ce que c'était d'être juives dans une société de non juifs. J'ai envie d'écrire un texte que je vous proposerai éventuellement sur une comparaison entre les deux situations puisque je les ai menées de pair et grâce à cette réunion je pense que je vais être enfin capable de le faire⁴⁵.

Alors, la question du silence: je me la suis posée et puis, à midi, j'ai commencé à avoir des lueurs de réponse et je me suis dit qu'effectivement on n'osait pas. C'était une blessure et il y a deux blessures très profondes. Celle d'être femme et d'être malmenée dans la société, c'est ce que j'avais senti; et puis celle d'être juive aussi.

J'étais petite fille pendant la guerre, je n'insiste pas. Donc, il y a des blessures comme ça qu'on n'arrive pas très bien à dominer. Tant qu'on n'arrive pas à les dominer, on a peur de provoquer de la gêne, on a peur de la ramener: "Ah, ces juifs toujours en train de se faire remarquer!" "Ils exagèrent." C'est exactement ce que disait Gail Pheterson. Quand j'ai commencé à réfléchir sur mon identité de juive, qui avait été pas mal gommée par mes parents qui se voulaient absolument laïques, je me suis rendu compte que le fait d'être juif, ça correspondait à un entêtement extraordinaire dans l'histoire. Femme on est, femme on reste. Mais, juif, on peut choisir, on peut changer de nom. On connaît plein de gens autour de nous qui le font et qui ne veulent rien en savoir. Donc, le fait qu'il y ait des gens qui existent autour de cela, j'ai trouvé ça assez extraordinaire quand je m'en suis aperçue.

Pour en venir maintenant à l'ANEF, je pense qu'il y a des priorités. Je pense qu'effectivement l'ANEF ne peut pas être un mouvement qui doit lutter contre toutes les oppressions. Je pense qu'il y a des priorités et que celle de l'ANEF est d'abord la défense des études féministes.

En tant que femme féministe, j'estime, par exemple, avoir des relations correctes avec un homme quand il admet que j'ai une sensibilité spéciale à l'égard de la société. Peut-être ne la comprend-il pas complètement, mais au moins il admet que j'ai cette sensibilité. C'est le minimum que je peux demander à un homme pour estimer avoir une relation convenable avec lui et il y a quelques hommes avec lesquels c'est possible. Ils sont une minorité, surtout dans

⁴⁵ Jacqueline Feldman nous a fait parvenir un texte que nous regrettons de n'avoir pu insérer en annexe, du fait de sa longueur (une cinquantaine de pages). Il était d'autre part difficile de n'en publier que des extraits, ce qui en aurait compromis la cohérence. L'ANEF s'engage donc à le communiquer à toute personne qui en exprimerait le souhait. (S'adresser pour cela à Irène Foyentin).

nos générations, je dois dire. Mais enfin, c'est quand même un peu possible. De la même façon, dans le milieu féministe aussi, il ne s'agit pas de prendre en compte toutes les oppressions. Mais, en effet, de pouvoir s'attendre à ce que l'autre admette qu'on ait une sensibilité spéciale. Comme nous, nous avons pu essayer de le faire, par exemple, par rapport aux lesbiennes dans le mouvement des femmes. Je crois que ça a été assez bien réussi. De fait, je ne sais pas trop, c'est aux lesbiennes de le dire. C'est quelque chose qui est, en définitive, très difficile, ce que je demande et c'est très fondamental aussi. Par exemple, ce matin, on a évoqué Simone Veil, ancienne déportée qui dit bien qu'elle ne peut pas parler, avec n'importe qui, de choses qu'elle a vécues et qui sont trop difficiles. Ils restent entre déportés pour se rappeler leurs souvenirs et leurs expériences de déportés. Ils estiment que nous, qui ne l'avons pas été, sommes incapables de vraiment comprendre. Il me semble que c'est déjà une chose de savoir qu'il faudrait essayer de le faire et que c'est difficile.

Je voudrais beaucoup remercier Liliane Kandel et puis toutes les organisatrices de cette journée, mais aussi Gail Pheterson parce que j'ai trouvé qu'elle disait exactement ce après quoi j'étais en recherche et vers quoi j'allais. J'ai éprouvé que les Américaines ont, là encore, une dizaine d'années d'avance sur nous: elle arrivait à parler avec un grand calme, une maîtrise intellectuelle et psychologique de ces sujets qui me semblent encore difficiles et délicats à aborder. Je voudrais aussi dire à quel point je suis d'accord sur les différences, que moi aussi j'ai remarquées, entre les États-Unis et la France. Contrastant avec l'aspect communautaire des États-Unis, les caractères d'abstraction de notre République, la laïcité, l'égalité, la fraternité, etc. ont fait qu'effectivement le féminisme a pris une autre tournure, chez nous. Aux États-Unis, on peut entendre dire qu'on est féministe très calmement, dans un milieu universitaire. C'est beaucoup plus difficile en France. De la même façon, les Américains que je connais peuvent dire qu'ils sont juifs, très facilement, alors qu'en France ce n'est pas évident de le dire. C'est une espèce de transgression qu'on a à faire, chaque fois, en France. J'ai été aussi frappée de voir que les groupes de conscience semblent continuer aux États-Unis. Alors que, chez nous, j'ai l'impression qu'on est passées à un stade d'analyse théorique, tout à fait important. Par exemple, j'admire beaucoup le travail de Colette Guillaumin. C'est important, mais peut-être a-t-on un peu délaissé ces groupes de conscience qui ont l'air de continuer aux États-Unis. Ce serait la question que je voudrais poser après toutes les réponses que j'ai essayé d'apporter.

Liliane KANDEL

Par rapport à ce que vient de dire Jacqueline Feldman, je voudrais rappeler simplement que Simone Veil, par exemple, n'a jamais dit qu'elle ne

voulait pas parler de son expérience; au contraire, elle ne cesse de répéter à quel point elle n'avait pas *pu* en parler, à son retour d'Auschwitz⁴⁶. Personne, à l'époque, ne voulait écouter cette histoire: il était impossible, à l'époque, pour les déportés, de se faire entendre⁴⁷. Je ne lui ai jamais entendu dire, non plus: "Nous restons entre nous pour nous rappeler nos souvenirs" ou "parce que nous avons une sensibilité spéciale, que les autres ne peuvent pas comprendre", une sorte de différentialisme de la catastrophe si l'on veut. Il en va de même pour d'autres déportés que je connais: bien entendu, ils se voient, ou se parlent ou se réunissent entre eux, mais ils ont d'abord le sentiment qu'en face, on ne veut pas les entendre — c'est très différent⁴⁸. Et ils ont tous la hantise de la *transmission*, pas celle de l'entre-soi.

Il me semble que l'analogie avec les "groupes de conscience" féministes qu'on avait faits au début du mouvement est, de ce fait, assez boiteuse, et ceci pour plusieurs raisons. D'une part, les femmes devaient d'abord (et c'était précisément l'objectif des "consciousness-raising groups", j'insiste sur "*raising*") découvrir et explorer leur propre oppression, le plus souvent ignorée ou méconnue; alors que je ne connais pas un(e) seul(e) déporté(e) qui n'ait pas, immédiatement et clairement, conscience de l'étendue du désastre qu'il a subi⁴⁹. D'autre part, la surdité de la société, réelle dans les deux cas, n'est pas exactement de même nature: il y a un abîme entre les modalités et les fins du "sexisme ordinaire", tel que nous l'avons traqué et dénoncé pendant des années, notamment dans les *Temps Modernes*⁵⁰, et la négation des chambres à gaz⁵¹. Enfin, il me semble surtout que faire ce parallèle des "groupes de conscience" de femmes et de déportés, c'est, une fois de plus, céder à la tentation des comparaisons hâtives, considérer que tous les opprimés rencontrent les mêmes difficultés, utilisent les mêmes stratégies et donc que l'oppression des femmes et l'extermination des juifs ne sont finalement pas si dissemblables: on retrouve, sous d'autres formes, les "excès" de Dworkin, dont on voit bien qu'ils ne le sont pas tant que cela. Ce n'est pas ce que Jacqueline Feldman a dit, mais d'autres

⁴⁶ Cf. notamment ses "Réflexions d'un témoin", *Annales ESC*, n° 3, mai-juin 1993, et M. Szafran, Simone Veil. Destin, Paris, Flammarion, 1994.

⁴⁷ Je parle bien entendu des déportés dits "raciaux"; il en allait tout autrement pour les résistants.

⁴⁸ Et, à voir aujourd'hui l'abondance de publications sur le thème des "abus de la mémoire", je doute que l'attention dont les déportés ont fait l'objet (depuis quelques années) dure encore très longtemps.

⁴⁹ Je schématise un peu, il faudrait des développements beaucoup plus élaborés, notamment sur la question des groupes thérapeutiques, et qui n'ont pas leur place ici.

⁵⁰ Cf. *Chroniques du sexisme ordinaire*, Paris, Seuil, 1979 et *Les Temps Modernes*, Paris, 1993-1983.

⁵¹ Il est encore courant (et scandaleux) d'entendre dire: "Enfin tout de même, le viol ce n'est pas si terrible que ça"; personne ne se demande si le Zyklon B est vraiment tellement pire que d'autres morts (ou, plutôt, ceux/celles qui le pensent — hélas j'en connais — le font encore, pour le moment, discrètement, en privé, entre proches).

pourraient facilement l'extrapoler, à partir de son intervention — et la tentation est là, récurrente.

Nicole-Claude MATHIEU

Anthropologue

Je voudrais raconter trois anecdotes personnelles, à propos de l'oppression des femmes, du racisme et de l'antisémitisme. A la fin de la guerre 39-45, j'avais sept ans. Personne ne m'avait rien expliqué de la guerre. A la réflexion, je crois que je suis devenue féministe le jour de la Libération quand, dans le petit village où j'étais réfugiée, il y a eu ce cortège avec une femme tondue, exhibée sur un chariot, couverte de goudron et de plumes. Le même jour, il y avait eu l'arrivée de l'armée américaine, cette masse d'hommes, c'était très effrayant pour une enfant à qui on n'expliquait rien. Quelques années plus tard, en vacances dans une partie de ma famille qui était d'extrême-droite, j'ai découvert dans un placard les vraies brochures nazies avec leurs photos des camps de concentration, leurs brochures de propagande destinées à démontrer que les juifs étaient des sous-humains.

Ces deux expériences, dans ma solitude d'enfant, n'ont fait qu'un, un même bloc d'horreur qui a fondé mes positions futures. Je ne vois pas de différence entre le féminisme et la lutte contre l'antisémitisme et le racisme. Quand je défends les femmes, je défends tous les opprimés. De toute façon, avant même la création du mouvement féministe, on a toutes plus ou moins fait partie, en France mais ailleurs aussi, des luttes antiracistes et anticoloniales. On a manifesté pour tous les opprimés de la terre. Mais les gens avec qui et pour qui on manifestait (c'est la même chose aujourd'hui), eux, n'étaient pas prêts à accepter le féminisme. Des amies, il y a quelque temps, sont allées à une manifestation contre l'antisémitisme, avec des pancartes féministes (et lesbiennes!), elles se sont fait jeter manu militari et insulter.

Troisième anecdote: j'esors à l'instant d'une conférence internationale à Genève, intitulée *Hannah Arendt et le monde d'aujourd'hui. Le droit d'avoir des droits*. Ce colloque devait, entre autres, repenser la question des sans-droits en liaison avec le concept de "banalité du mal" qu'Hannah Arendt avait énoncé dans son compte rendu du procès d'Eichmann à Jérusalem. Les interventions portaient essentiellement sur les immigrés, les apatrides, les sans papiers, etc. Sur "le droit d'avoir des droits" et dans une réunion où il était question de "redéfinir les droits de l'Homme" (à ce propos, je fus la seule à dire, sans écho, qu'on, et notamment les organisations internationales, ferait bien d'abandonner ce terme en français; human rights peut se traduire par droits humains ou droits de la personne humaine) — donc dans une telle réunion, on aurait pu penser que j'étais dans le sujet en présentant un tableau de l'oppression des femmes dans le

monde, surtout dans les pays non occidentaux où leur situation juridique et matérielle est parfois effroyable. Mon exposé a été mal reçu parmi tous ces éminents philosophes et historiens si totalement démocrates qui se penchaient sur le sort de tous les opprimés du monde. A force d'expérience en conférences mixtes, je m'y attendais bien sûr et j'en avais même annoncé au début la difficulté de réception. Donc, réactions classiques de certains hommes, pas de problème, c'est un disque questions-réponses (genre: "Par votre exposé, je me sens très atteint en tant qu'homme" — "Comme je vous comprends. Moi, je me sens très atteinte en tant que femme.").

Le pire n'est pas là. Il s'est passé qu'un groupe de femmes au fond de la salle s'est particulièrement agité physiquement pendant que je parlais, manifestant publiquement (c'est-à-dire inévitablement en quêtant la caution des hommes) leur agacement. Or plusieurs de ces femmes, bien connues de nous, se disent féministes et écrivent des textes féministes, mais voilà, uniquement entre femmes. Comme l'a dit un journaliste anarchiste en m'interviewant ensuite: "C'était la parfaite démonstration de ce que vous disiez" (sur la conscience dominée des opprimés et des femmes en particulier). Bien sûr, il y avait là pour elles des enjeux professionnels, dans ce colloque mixte, international et où chacun(e) se voulait "de haut niveau". Si elles choisissent de se taire sur l'oppression des femmes, au moins qu'elles ne méprisent pas ouvertement celles qui osent en parler à propos des "droits humains". Si je décide de ne plus parler en milieu mixte, voilà que ce n'est plus à cause de la présence des hommes, mais de celle de femmes soi-disant féministes. Je dis: J'arrête.

Claudie LESSELIER

J'avais envie de réagir par rapport à ce qu'a dit Jacqueline Feldman, semblant dire que le point de vue universaliste partait d'une position abstraite, d'une vision abstraite des relations sociales et politiques. Ce n'est pas le cas, en tout cas en ce qui me concerne, cette volonté d'universalisme peut être tout autant ancrée dans l'histoire personnelle et l'expérience. Je me souviens, enfant, de m'être révoltée contre le chauvinisme et le nationalisme, qui prenait la forme de termes stigmatisants (les "boches", les "bicots"), que d'ailleurs je ne comprenais pas toujours et c'était effrayant et répugnant. Et avec ce qu'on apprenait, ne serait-ce que discrètement, à l'école, l'étoile jaune ou la discrimination raciale, la première forme de racisme à laquelle je me suis opposée, c'était la forme de racisme qui étiquetait, classifiait, marquait. C'est peut-être pourquoi je ne peux guère entrer dans les logiques différentialistes, bien que j'ai pu aussi m'enthousiasmer pour les mouvements de libération nationale du Tiers-Monde, ou la littérature comme celle d'Aimé Césaire et d'autres écrivains africains, ou diverses affirmations identitaires qui se

présentaient sous un aspect exaltant, romantique. Mais la conscience de l'oppression de sexe, oppression légitimée par la différence, fait bien comprendre à quoi peut servir le différentialisme. Le discours néo-raciste de la nouvelle droite, des identités et des racines à conserver, a aussi pour moi, une fois la première surprise passée devant le caractère très retors de ces argumentations, éclairé bien des choses, de même que les ambiguïtés, sinon les dérives, auxquelles aboutissent certains courants d'extrême-gauche au nom du soutien à des mouvements nationalistes ou régionalistes.

Arlette MOCH-DAVID

C'est très intéressant de voir comment nous avons pu faire avec l'identité et les identités. Personnellement, j'ai fait des liaisons. Plusieurs choses m'ont touchée dans ce qui a été dit tout à l'heure. Très tôt, j'ai ressenti un lien entre le fait d'être femme et d'être juive. Une double oppression, un peu comme Rita Thalmann car nous sommes à peu près de la même génération.

J'ai erré avec ma famille de cachette en cachette pendant la guerre de quarante. Après-coup, cela fait un drôle d'effet d'être considérée comme étrangère dans son propre pays; enfant avec de faux papiers, je me sens très proche des sans papiers. Ma famille était juive, mais je ne savais rien de la culture et de la religion juive. Avec la fin de la guerre, j'ai voulu gommer tout ça, constatant que cela n'attirait que des ennuis.

J'ai épousé un catholique, parfaitement machiste et j'ai eu des enfants que j'ai crus catholiques; j'ai même fait baptiser mon premier enfant. Dans la famille, il n'y avait guère que des mariages mixtes. Puis plus récemment, j'ai pris conscience de mon identité ou de mon appartenance, je ne sais. Ma fille, car il y a eu un effet de retour, est très intéressée par la judéité et son fils aussi, le père de l'enfant étant catholique également.

Chez nous, il ne fallait pas parler des persécutions, il fallait se faire oublier, être comme les autres, personne semble-t-il ne pouvait comprendre.

Si je dis tout cela, c'est pour me poser la question: comment arrive la conscience profonde de ce qui nous concerne, comment viennent les liaisons? La difficulté qu'on a, en tant que femme, on l'a en tant que juive: on a chacune des quantités d'appartenances et d'identités, mais il faut faire un effort vers celles des autres et éviter les divisions.

On a parlé tout à l'heure des lesbiennes et des hétérosexuelles: j'ai senti des mouvements dans la salle. Mon premier contact avec le féminisme, ça a été un colloque à La Tranche-sur-Mer. Je ne sais pas si vous avez connu cela! Je me débattais alors dans une prise de conscience, des problèmes conjugaux et avec mes enfants. Et j'ai été rejetée par les filles, j'étais différente et un peu plus âgée qu'elles: "Tu nous emmerdes, tu n'a qu'à être homosexuelle comme nous!" J'ai

donc subi une oppression de la part des lesbiennes et les lesbiennes, elles-mêmes, se sentent opprimées par les hétérosexuelles.

Nous avons besoin de faire des liaisons malgré nos différences et ne pas pratiquer l'exclusion; surtout pour les féministes. Il faudrait choisir les "et/et" plutôt que les "ou/ou".

Toutes ces luttes auxquelles je participe actuellement, comme je peux, car c'est bien difficile d'être dans différents lieux. Je m'identifie, je l'ai dit, aux sans papiers; quant à la purification ethnique en Bosnie, si l'on ne peut comparer à la Shoah, on peut néanmoins établir des liaisons. Quand on tue l'autre parce que différent, quand on massacre, quand on torture et qu'on viole et surtout qu'on supporte ça pour les autres et qu'on oublie, il y a quelque chose qui ne va pas!

Et si j'ai un métier auquel j'ai mis trente ans à accéder (psychologue et psychanalyste), si j'y suis arrivée par de nombreux détours et après de nombreux métiers, c'était sans doute pour comprendre quelqu'un dans ses différences et ses identités; le respecter comme tel et me faire entendre et respecter moi-même.

Le problème, c'est de se faire comprendre: "on ne peut pas en parler", on se fait réprimander et juger. Le sens commun est fait d'idéologie majoritaire, femme du point de vue des hommes, juive du point de vue des chrétiens, des nationaux, nègre du point de vue des blancs. C'est toujours impossible d'en parler! Dans un mouvement de gauche, on ne peut parler des femmes, des juifs ou alors on gueule!

Dans un colloque de la Ligue des Droits de l'Homme, j'ai essayé de parler des droits des femmes et j'ai été "rembarrée" par le Président, Maître Henri Leclerc. Chaque fois que j'ai essayé, il y a eu des "hurlements" comme disait Nicole-Claude Mathieu. C'est comme ça partout. Nous devons donc nous resserrer, nous soutenir les unes les autres au niveau de toutes nos identités.

Janie LACOSTE

Philosophe

Je me présente: Janie Lacoste, je n'ai pas d'autres titres à proposer. Cela fait un moment que j'essaye de vivre et de réfléchir à ce que je vis. Depuis ce matin, j'ai l'impression d'avoir un débat. Je dirais qu'il est cristallin, c'est-à-dire transparent et kaléidoscopique. Le pire a été la liste qu'à donné quelqu'un tout à l'heure, de toutes les formes d'oppressions ou d'identifications des femmes à un moment de leurs oppressions possibles avec toute une série de qualificatifs possibles. C'est un peu aussi ce qu'on a dit des Américaines qui réussissent à se proposer de façon beaucoup plus claires en tant que lesbiennes ou femmes noires ou ceci ou cela.

On a dit tout à l'heure que c'était une forme de progrès, qu'elles avaient dix ans d'avance sur nous. Or, il me semble que ce n'est pas un progrès parce que

c'est un enfermement: dans le fait que, justement, c'est le fait qui fait droit. On est dans un débat de l'universalité du droit par rapport aux droits qu'ont les faits à faire droit: parce que "si on se veut réaliste il faut bien admettre les choses". Mais enfin, bon sang, ça c'est du pré-marxisme ou de la pré-Révolution! Est-on XVIII^e siècle ici?

Je trouve qu'il est terrible qu'après une journée de débat entre femmes, on en soit à accepter les cadres régressifs de la pensée, l'interdiction de penser que nous proposent finalement les nouveaux philosophes. Prenons un exemple précis, c'est celui que Gail Pheterson a indiqué tout à l'heure sur le débat autour de la prostitution. On en est aujourd'hui à dire que la prostitution est un travail. Je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas aujourd'hui que la prostitution est un travail quand on voit dans quel état se trouve aujourd'hui le travail en général et les rapports de classes du rapport du travail. Le travail maintenant — je peux vous le dire parce que je le lis à longueur de dissertation de mes élèves (je suis prof de philosophie) —, le travail est pensé comme prostitution. On se vend. On fait n'importe quoi. On vend n'importe quoi. Mais on se vend et le pire, c'est de ne pas réussir à se vendre parce que c'est ça le chômage, c'est celui qui n'a pas réussi à se vendre. Cela s'appelle l'exclusion. Aujourd'hui, on parle de rapports sociaux, d'exclusion, mais c'est une bouillie pour chats. Ce ne sont pas des catégories de pensée parce que ce ne sont pas des concepts. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on en arrive à ce type de soumission, à l'interdiction faite de penser. Si c'est ça, moi je relis Lénine. Quand même, je vais m'y mettre parce que je vous assure, il y a au moins des formules. C'était la première chose que je voulais dire parce que ça me paraît essentiel. Je ne vois pas pourquoi je sortirais d'ici en état de dépression aussi fort qu'après une journée de boulot. Surtout que je n'étais pas venue depuis des années, fainéante comme je suis et que je ne veux pas perdre mon temps.

Deuxième point de débat: le problème des sans papiers, de la lutte des sans papiers. On nous a dit, maintenant on est dans une autre période, il y a des ministres femmes, c'est la gauche et puis il y a des ministres qui se revendiquent du féminisme. Oui, mais s'il y a des femmes qui veulent prendre le pouvoir à l'intérieur du Front national, ça regarde le Front national.

Selon moi, que des femmes essayent de prendre le pouvoir à l'intérieur de l'État, dans l'état actuel, ça regarde l'appareil d'État. Moi, je ne vois pas en quoi, en tant que féministe, je me sentirais portée par ça. Je vais donner un exemple précis. J'ai participé à ces luttes de sans papiers, longuement. J'ai fait connaissance, petit à petit, avec les femmes qui étaient en lutte chez les sans papiers. On a toujours dit, par exemple: il n'y a pas de familles polygames. C'est inexact: il n'y a pas plusieurs femmes en France, il y a la dernière, la plus jeune, celle qui sert actuellement à faire les derniers enfants.

Que veulent ces femmes? Elles veulent leurs papiers pour elles et pour leurs enfants; il y en a trois que je pourrais citer et qui voudraient quitter leurs

mecs et qui veulent rester en France élever leurs enfants. Qu'est-ce qu'une ministre femme va actuellement dire là-dessus? Pour l'instant, c'est le silence. Les critères des regroupements familiaux, les histoires d'enfants nés en France, pas nés en France, qui font qu'aucune femme étrangère n'a actuellement la possibilité d'avoir des papiers en France: on estime qu'on peut avoir besoin des bras des travailleurs immigrés, mais qui aurait besoin d'une femme étrangère qui viendrait travailler en France? Pour l'instant, les femmes étrangères sont forcément non reçues, non recevables en France. Silence total là-dessus.

Je suis furieuse depuis le premier jour avec cette histoire des valises à la gare de l'Est. Nous qui étions engagées dans le mouvement, nous voulions faire rebondir le mouvement, l'approfondir. On a signé avec certains, le lendemain d'une manifestation qui était déjà organisée pour être l'enterrement du mouvement. Parce qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde, sur un petit article qui avait déjà été supprimé la veille, appelez-vous!

Le lendemain, gros délire, une manifestation quasiment négationniste avait eu lieu la veille parce qu'il y avait des gens qui avaient des valises à la gare de l'Est et qui étaient en train de troubler la conscience des gens qui comparaient à l'Holocauste, etc. Je le dis de façon polémique, je suis un peu énervée: c'est comme ça que ça m'est apparu. Franchement, penser qu'il y avait une sorte de volonté mauvaise derrière cette histoire! C'est vrai que c'est énervant la mise en spectacle. Ils avaient eu une idée spectaculaire, la valise. On peut dire qu'à la limite, c'était de mauvais goût. Mais franchement, ce n'était pas l'urgence d'aller dénoncer le lendemain cette manif.

Je ne veux pas monopoliser la parole, mais je me dis que si on ne revient pas à une analyse non pas de la société, du "machin", mais du système actuel d'oppression, de la crise de l'État .

Qu'est-ce qu'on demande actuellement à ce qu'on appelle la gauche? On lui demande de passer un passage difficile. La gauche prend le pouvoir, la social-démocratie c'est un petit peu comme ça en Europe; ils vont nous faire passer le cap le plus difficile. Je ne vois pas en quoi ça nous regarde en tant que féministes. En quoi c'est si important que ça, que ça nous empêche de penser dans des catégories qui sont celles de la nature de l'État, des formes d'oppression, de la nature d'Israël ou de la guerre avec l'Irak et tout ça. Pensons, pensons les choses et les formes d'oppression mais n'essayons pas de lévirer dans une sorte d'œcuménisme, de discours éthérés qui n'ont pas affaire à la chair de la réalité.

Danielle CHAREST

Étudiante en DEA

Gail Pheterson, je suis d'accord avec toi, quand on entend des discours comme celui de Finkielkraut, sur l'importance de défendre le Politically Correct. Mais je dois dire aussi que j'ai des réticences face au PC, même si effectivement aux États-Unis et au Canada, ce sont les conservateurs qui l'attaquent. Il n'empêche que, selon moi, la base sur laquelle s'appuie malheureusement une grande partie de la mouvance PC, c'est tout de même l'essentialisme et le relativisme culturel. Je vais le relier à l'exemple que je veux donner, que je rattache aussi à ce que disait Claudie Lesselier et à ce que tu disais tout à l'heure sur le questionnement des modalités d'intervention. Entre féministes que nous sommes toutes ici, comme le disait Nicole-Claude Mathieu, on a toutes participé aux luttes de gauche, aux luttes antiracistes, aux luttes contre l'antisémitisme, enfin pour la plupart d'entre nous.

Je crois que la question qui se pose aussi est celle des conditions de nos participations à ces luttes. Je vais donner l'exemple de deux luttes en deux temps, qui ont eu lieu au Québec et dans l'ensemble du Canada. La première étant celle où des féministes ont appuyé une lutte de minoritaires, en l'occurrence celle des Indiens du Québec qui, à mon sens, a défavorisé les femmes de ce groupe minorisé. Une seconde lutte, impliquant cette fois les Indiens de l'ensemble du Canada que, par contre, les féministes blanches ont peu soutenue. Parmi les blancs, à peu près uniquement les lesbiennes politiques l'ont appuyée.

Première étape: il y a eu la guerre du golfe, tout le monde la connaît. A la même époque, il y avait une mini-guerre du golf au Québec. Le gouvernement voulait transformer en terrain de golf, des terres situées près de Montréal, appartenant aux Indiens. C'était évident qu'il fallait se ranger du côté de la lutte des indiens pour conserver leur territoire. Mais en tant que féministes et lesbiennes radicales, il nous était difficile d'y adhérer totalement, entre autres parce qu'il y avait dans le discours un nationalisme indien équivalent au nationalisme québécois ou à tout autre nationalisme. Nombre de féministes, et selon moi derrière la bannière du relativisme culturel, ont appuyé cette lutte sans la questionner, sous le prétexte qu'on ne peut comprendre les Indiens puisqu'ils sont soi-disant si différents des blancs et qu'ils ne peuvent qu'avoir raison.

Trois ans plus tard, cette question ayant été réglée — les Indiens ont réussi à conserver leur territoire —, il y a eu une lutte pan-canadienne pour l'obtention d'un droit partiel à l'autonomie des territoires indiens. Diverses associations canadiennes de femmes indiennes ont déclaré qu'elles refusaient de participer à cette lutte si les hommes indiens continuaient à exclure du projet de structuration des territoires autonomes, la charte canadienne des droits de la personne. Ici, je reprends la remarque de Nicole-Claude Mathieu: comment se fait-il qu'on continue en France à utiliser le terme "droits de l'homme", alors que des mots neutres comme "personne" ou encore "être humain" sont disponibles dans la

langue française? Sur ce point, je rejoins Gail Pheterson. Des avancées importantes ont été faites aux États-Unis et au Canada qu'on ne retrouve pas ici. Par contre, il y a ici des avancées par exemple théoriques — féminisme et lesbianisme matérialiste — qui n'ont pas une prégnance importante de l'autre côté de l'Atlantique.

Pour en revenir à la position des associations de femmes indiennes, leur raisonnement était le suivant: sous prétexte que la charte canadienne des droits de la personne est la production des blancs, vous refusez de l'intégrer et vous refusez aussi de prévoir immédiatement un texte équivalent en prétextant que ce sera fait une fois l'autonomie obtenue. La conséquence en est que les femmes indiennes violées par des Indiens et/ou battues par leurs maris, etc., perdront les droits qui les protègent dans le cadre de la charte canadienne. Évidemment, ces femmes ont été accusées de trahir la cause indienne alors que la violence contre les femmes, prétendaient les hommes indiens, n'existe pas chez nous, car nous sommes différents des blancs. D'autre part, elles ont été accusées de saborder la lutte dite générale contre les blancs. Autrement dit, on leur assénait l'argument qu'elles devaient se fondre dans la lutte dite générale en oubliant l'oppression qu'elles prétendaient subir en tant que femmes dans leur propre communauté.

Ces femmes ont organisé des manifestations auxquelles ont participé des féministes blanches et les lesbiennes radicales de Montréal. Mais, fait significatif, on n'y a pas vu les féministes qui avaient appuyé la lutte du golf. Je pense que l'appui des féministes à la "guerre du golf" n'a certainement pas aidé la lutte des femmes indiennes. Ce n'est pas étonnant que ce ne soient pas les mêmes féministes qui aient appuyé la "guerre du golf" et la lutte des femmes indiennes. Les premières ont adhéré aux idées d'une lutte générale basée sur le concept du relativisme culturel, les secondes ont choisi la solidarité de classe des femmes. Ces deux exemples me semblent illustrer la nécessité de se poser toute une série de questions avant de s'incorporer ou non dans une lutte dite générale, car parfois il est, j'irais jusqu'à dire dangereux, pour les femmes concernées, qu'on y adhère.

Liliane KANDEL

J'ai quelques remarques à faire à propos de l'intervention de notre amie philosophe⁵². D'une part, j'ai trouvé extrêmement intéressante son analyse du travail, aujourd'hui, comme forme généralisée de prostitution. C'est une chose qu'on dit de plus en plus rarement, du moins dans les grands médias: à cause de la crise en particulier, on a oublié, depuis des années, ce qu'étaient réellement le

⁵² Janie Lacoste.

salariat, le travail, l'exploitation capitaliste⁵³. Je proposerais même que l'on consacre la prochaine journée de l'ANEF à ces problèmes-là.

J'ai plus de problèmes avec la suite de sa démonstration. J'ai beaucoup milité au moment de la loi Debré, j'ai ramassé des signatures — comme beaucoup de gens du reste —, je suis allée à la manifestation de la Gare de l'Est et je l'ai trouvée formidable (même si j'étais restée, moi aussi, un peu perplexe sur l'affaire des valises). Mais je ne pense pas du tout, contrairement à Janie Lacoste, que la presse ait "coulé" cette manifestation, au contraire: il suffit de se souvenir de la façon dont *Libération* avait "surfé" sur la vague, publiant des signatures au jour le jour, puis dans un cahier spécial, *Le Monde* et les autres journaux aussi. Et le lendemain de la manifestation des 100 000 ce fut, également, une prise en compte de l'ampleur et de la force du mouvement: les médias ne nous avaient pas habitués à cela, depuis bien longtemps. Or, tout ceci Janie Lacoste ne l'a pas vu, elle a même vu exactement le contraire: à savoir que la manifestation avait "déjà été organisée pour enterrer le mouvement", lequel a fini de l'être par le "gros délire" dans les médias de ceux qui refusaient l'assimilation entre immigrés et déportés (en l'occurrence la métaphore des valises): c'est-à-dire, en extrapolant à peine son discours, les organisations (juives) telle la LICRA ou les intellectuels (juifs) façon Finkielkraut.

Bien sûr, on peut toujours euphémiser, parler "d'organisations antiracistes" ou "d'intellectuels médiatiques"; reste que, lorsqu'on leur reproche d'être intervenus de façon calamiteuse sur ce thème-là, il est difficile de ne pas entendre ce qu'une bonne partie du public entendra de toute manière: à savoir qu'une fois de plus le mouvement a été cassé à cause de la question juive, par des organisations ou des individus inféodés. Il est bien possible que l'intervenante n'ait rien pensé explicitement de tout cela et qu'elle ignore tout des origines et des engagements de la LICRA ou d'Alain Finkielkraut; je rappelle néanmoins que le jour où Le Pen a dénoncé le pouvoir des "Jean-François Kahn, Jean Daniel, Ivan Levaï, et Elkabbach", et bien qu'il n'ait pas une seule fois prononcé le mot "juif", tout le monde l'a entendu ainsi.

Le débat devient collectif et général et ne peut être transcrit. Il reste de cet échange vigoureux, la remarque qu'il est significatif de la difficulté encore vive, de confronter sereinement des points de vue sur les questions abordées dans ce colloque; révélateur aussi de l'incompréhension et des désaccords que recèlent ces questions lorsqu'on commence à les aborder. Ceci pour indiquer qu'il serait judicieux de se donner les moyens de poursuivre ce débat (NDLR).

⁵³ Pas tout le monde bien sûr. Christiane Rochefort, dans son dernier livre, a écrit un très beau texte sur les emplois précaires et le chômage, appelé: "Invention du nouvel esclavage", où elle parle, par exemple, des "fouets à nègres de jadis, remplacés par des lettres: RMI, CES, CIE..." (Christiane Rochefort, *Conversations sans paroles*, Paris, Grasset, 1997).

Janie LACOSTE

Je me sens vraiment offensée. Parce que Finkielkraut, pour moi, c'est quelqu'un qui a droit à la parole, en tant que philosophe. Il a un certain pouvoir dans la reconstitution idéologique actuelle et depuis de nombreuses années. Il a pris des responsabilités dans l'appareil intellectuel le plus ancré dans l'appareil d'État et aussi en tant que sommité voulant prendre sa place au niveau ministériel, etc.

C'est quelqu'un qui s'est engagé comme ça. Qu'il soit juif ou pas, ça ne me regarde en aucune façon et je n'ai absolument pas, une seconde, pensé qu'il avait pris ces positions-là parce qu'il était juif. D'ailleurs, lui-même n'a pas dit qu'il avait pris ces positions-là parce qu'il était juif. En tant qu'historien, en tant que philosophe, il a dit qu'il y avait une confusion. Maintenant, qu'on me dise qu'il y a une façon de penser juive ou que c'est parce qu'on est juif qu'on peut penser de telle ou telle façon. Il n'y a pas besoin d'être juif pour penser la question juive. Il n'y a pas besoin d'être juif pour prendre position sur le fait des valises ou sur le rapport à la Shoah. Je ne dirais pas ici si je suis juive ou pas parce que pour ce débat, cela est superflu. Mais je me sens offensée.

Deuxièmement, je n'ai pas dit que c'était eux qui avaient cassé le mouvement. J'ai dit que ce n'était pas le moment de faire ça, pour ceux qui l'ont fait. J'ai dit que c'était une faute d'intervenir comme ils l'ont fait. Il n'y a pas eu que Finkielkraut ou la LICRA ou je sais plus qui. J'ai dit que c'était une faute, je peux dire une erreur.

Je suis tout à fait d'accord avec Liliane Kandel pour dire qu'il y a eu un surf là-dessus: à un moment, on a dit: "C'est formidable ce mouvement". Nous qui étions dedans, avons dit: c'est formidable ce mouvement, seulement le mouvement tel qu'ils nous l'ont proposé là, avec la signature des intellectuels. Nous nous sommes demandés: "Comment on va rebondir à terme?" D'ailleurs, c'est ce qui s'est passé. Il y a eu une manif de plus, répétitive et puis ça a plongé. J'attendais que les intellectuels réagissent en disant: "Maintenant, ce n'est pas tout parce qu'on a dénoncé un petit point. Toute la loi est à mettre en cause, etc."

C'est tout ce que j'ai voulu dire. Je n'ai pas voulu dire, évidemment, que vous aviez cassé le mouvement à vous seuls et que c'était, en plus, les juifs qui avaient cassé le mouvement à eux seuls. C'est monstrueux comme mode de réaction.

Colette CAPITAN

Il s'agit d'un point d'information concernant l'intitulé controversé "Déclaration des Droits de l'Homme" et la proposition — souvent faite — qui consisterait à remplacer "homme" par "personne" pour éviter la spécification

possible de sexe (Déclaration des Droits de la Personne). A cela, certains — linguistes ou historiens — objectent que la thématique de la personne a été, ici, en France, le propre d'une mouvance catholique de l'entre-deux-guerres (le Sillon) qui se disait progressiste, mais qui investit l'idéologie vichyste.

Sylvie LEBOIS

Je suis féministe depuis peu et pas encore très engagée, je n'avais pas l'intention d'intervenir lors de cette réunion mais après vous avoir entendues, une pensée me vient: il faut qu'en tant qu'êtres humains nous sortions un peu de notre pensée de femme.

A mon sens, il y a deux sortes de pensée. Il y a la pensée en tant que femme et celle en tant qu'être humain, c'est-à-dire celle due à notre sexe et celle due à notre humanisme, pourrait-on dire.

En effet, nous raisonnons dans certaines circonstances suivant ce que nous vivons, ce que nous avons vécu; nous avons toutes un passé, des acquis, une formation, une culture qui nous est propre et chaque femme a ses goûts, ses aspirations spécifiques; on pense souvent de la sorte parce que ça sort de nos tripes, c'est ce qu'on ressent, ce qu'on perçoit comme femme individuelle. Une grande partie de notre vie est ainsi due à notre sexe, nous sommes des femmes avec nos sens et nous raisonnons très souvent en tant que telles.

A ce sujet, tous les goûts sont dans la nature et aucun jugement n'est à faire. D'autre part, je pense que lorsqu'il s'agit de débat philosophique, c'est très mauvais de réagir de la sorte.

Il y a une autre sorte de pensée à mon sens, d'un niveau au-dessus qui, je vais peut-être être dure, n'est pas forcément accessible à tout le monde.

Certaines personnes ne peuvent pas sortir de leur "moi", elles ne savent pas aller au-dessus, c'est-à-dire raisonner de façon non subjective et atteindre cet autre type de pensée qui fait abstraction de son moi, de son soi, comme on veut; c'est une pensée purement théorique, qui sera philosophique ou politique. Cette pensée-là, à mon sens, elle n'a plus de sexe, elle participe du domaine de l'art.

J'assistais récemment à un débat de l'ASTS (Association Science, Technologie, et Société); une femme, Geneviève Fraisse a fait une conférence en mai 1997 sur le sexisme et la pensée: "Penser la différence des sexes".

La pensée a-t-elle un sexe? C'était très intéressant parce qu'il y avait des hommes et des femmes. Certains hommes allaient dans le sens de dire que la pensée ne pouvait pas être asexuée, que la pensée de toute façon ne pouvait être qu'une pensée femme, qu'une pensée homme. Puis il y a ceux qui disaient que la vraie pensée, elle est universelle, neutre, sans sexe.

Il est bien de la mettre en avant pour faire évoluer la société, comme il est mal de rester dans un sectarisme pour tenter d'améliorer la vie des gens globalement. Quand une personne se met à penser sur certains sujets d'ordre

général, il est bon et souhaitable qu'elle fasse abstraction de son propre vécu, de ce qu'elle ressent vraiment à titre personnel. C'est possible car je le pratique régulièrement. Donc pour répondre à vos propos, il est possible d'introduire ce nouveau concept.

Je ne sais pas si je me fais comprendre, mais je regrette vraiment lorsque vous avez dit: "Oui, mais c'est parce qu'il était juif", vous avez eu là un raisonnement subjectif, d'une part comme de l'autre; c'est-à-dire non détaché de tout et qui intègre une culture propre ne mettant pas en scène la pensée universelle relative à tous.

Ce que je veux dire, c'est qu'il faudrait que l'on arrive, lorsque l'on raisonne sur certains sujets, à essayer de ne pas trop faire ressortir son "moi" personnel, son vécu, toutefois sans le renier ni l'anéantir au fond de soi, là est la difficulté! C'est seulement de cette façon qu'on pourra se rejoindre toutes, juives non juives, musulmanes non musulmanes, catholiques non catholiques, protestantes non protestantes, etc. Lesbiennes non lesbiennes.

Françoise PICQ

Il me semble que nous avons eu au cours de cette journée, un certain nombre d'éléments de réflexion tout à fait importants. Je n'ai pas du tout envie qu'on ferme les rideaux et qu'on passe à autre chose. Même si je n'ai pas de propositions à faire d'emblée. Les actes de cette journée seront publiés. On adressera à toutes celles qui ont pris la parole le décriptage de cette journée afin qu'elles corrigent leurs interventions. Je voudrais dire aussi que le bulletin de l'ANEF, qui se veut un lieu d'échanges, de propositions, peut permettre de poursuivre notre débat. J'invite donc celles qui, après-coup ont envie de réagir par rapport à cette journée, à le faire et à envoyer des réactions au Bulletin de l'ANEF. Je les invite aussi à faire des propositions de prolongement du débat. Tout est possible et tout peut être proposé dans le bulletin. Je vous remercie d'être venues si nombreuses, d'avoir été si intéressées. Et je remercie tout particulièrement les intervenantes de leur concours.

Notes biographiques des intervenantes

Chérifa Benabdessadok

Journaliste; rédactrice en chef du journal *Différences* (MRAP)

Lydie Dooh-Bunya

Présidente fondatrice du MODEFEN, écrivaine, conférencière et consultante.

Colette Guillaumin

Sociologue, CNRS. A publié notamment:

- *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel* (1972).
- *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature* (1992).
- *Racism, Sexism, Power and Ideology* (1995).

Liliane Kandel

Actuellement co-responsable (avec Claude Zaidman) du CEDREF à l'Université Paris VII - Denis Diderot. A fait partie du collectif de rédaction des "Chroniques du Sexisme ordinaire" (*Les Temps Modernes*, 1973-1983) et par la suite de nombreuses autres associations féministes et universitaires (GEF, APEF, ANEF). A récemment organisé et édité le colloque *Féminismes et nazisme*, en hommage à Rita Thalmann (Publications de l'Université Paris VII - Denis Diderot, collection "Colloques et Travaux du CEDREF", 1997).

Claudie Lesselier

Travaille notamment contre l'extrême-droite et le racisme. Editrice avec Fiammetta Venner de l'ouvrage *L'extrême-droite et les femmes. Enjeux et actualité* (Éd. Golias, 1997).

Gail Pheterson

Psychosociologue et psychothérapeute. Maître de conférences en psychologie à l'Université d'Amiens.

Rita Thalmann

Professeur émérite de l'Université Paris VII - Denis Diderot. Fondatrice du Centre d'Études et de Recherche Inter-européennes Contemporaines (CERIC). Fondatrice du séminaire "Sexe et race. Discours et formes d'exclusion du XIX^e au XX^e siècle". Membre de la direction de la LICRA; présidente de la Commission Mémoire Historique et Droits de l'Homme. Membre de la Commission Nationale des Droits de l'Homme (section Éducation et formation). Co-fondatrice de la Fondation Scientifique Internationale des Femmes (WIF.)